

BERLIN - BRUG



Numéro 227
1^{er} trimestre 1982
Janvier - Février - Mars



Niverenn 227
Trimiz kenta 1982
Genver - C'houevrer - Meuz

RENSEIGNEMENTS

- Prix du numéro 15,00 F
- Abonnement ordinaire 40,00 F
- Pour l'étranger 60,00 F
- Abonnement d'honneur à volonté

Direction - Rédaction - Administration :
Chanoine F. MEVELLEC, 30, route de Bertheaume, PLOUGONVELIN
(par 29217 Le Conquet) - C.C.P. Nantes 329-30
Téléphone Plougouvelin : 89.35.81

Confiance quand même

NUMÉRO 227 !... 7^e numéro depuis l'ouverture de la **Série spéciale** (1^{er} trimestre 1980) quand étaient annoncés, déjà, un changement de cap et un changement de prix pour la revue. Au numéro suivant, c'était la crise qui débutait avec mes ennuis de santé. Cependant, malgré deux opérations et deux convalescences, la **Série spéciale** a été maintenue. Et s'il faut en croire les connaisseurs, jamais le **Bleun-Brug** n'a connu plus grande et plus fière allure pour le fond et pour la forme. Les félicitations n'ont pas manqué. C'est l'argent qui s'est fait tirer par les cheveux, pour la bonne raison que le contact direct avec les lecteurs, par visite personnelle, n'a plus été possible et qu'aucun autre moyen de... récolte, en dehors des chèques postaux ou bancaires, n'a pu être mis en ligne. Mais chacun sait cela.

Il faut quand même tenir, surtout en cette année 1982. Tous les ans, le dernier trimestre s'avère maigre pour la rentrée des cotisations. Celui de 1981 n'a pas fait exception et si nous avons pu réunir plus de 700 000 francs anciens pour couvrir le million qu'a coûté le tirage, c'est que de grandes générosités particulières se sont encore révélées, perpétuant le petit miracle du **Bleun-Brug**.

Dieu en soit béni et les hommes au grand cœur.

Mais cette année s'ouvre mal, du moins pour moi qui dois bientôt affronter une 3^e opération chirurgicale (1). Une de plus, direz-vous ! C'est vrai... Cela fait tout de même un bel imprévu en perspective.

Je n'augmente pas pour si peu le prix de l'abonnement. Une bonne partie des lecteurs pratiquent d'ailleurs eux-mêmes la hausse de 40 à 50 F. Que d'autres suivent ce bon exemple et tout ira, si les membres bienfaiteurs ne se lassent pas à la fin. Je compte encore sur les uns et les autres. Peut-être cependant par sécurité, devrais-je faire un **Bleun-Brug** moins grand et moins beau, au risque de n'être pas aussi apprécié. Mais ce n'est pas pour tout de suite.

Confiance donc ! A la grâce de Dieu ! Et merci d'avance aux fidèles lecteurs cotisants.

F. M.

(1) Ce sera pour le 15 janvier 1982.

SOMMAIRE

Bloavez mad ! digand Doue. Bonne année ! de par Dieu	1	E peleh ema ar justis	17
Le Chrétien Laënnec	2	Eet e oan da glask va bara - War aot ar bedou divent	19
Les jeûneurs à mort pour la patrie	8	Va Bleun-Brug kenta	20
A travers les livres	11	E koun Assiz	26
Livres bretons	14	La Bretagne en deuil de ses artistes	32

133996



Bloavez mad ! digand Doue

Bonne année ! de par Dieu

On voulait du changement en France aux débuts de 1981. On en a eu et on veut encore pour 1982. C'est dans la nature de l'homme. Sa vie n'est-elle pas cela : le changement dans ses cellules, dans ses atomes qui se renouvellent sans cesse sans qu'il le voie, sans qu'il le sache ? Demandez-le aux biologistes et à tous ceux qui s'intéressent aux mouvements de la vie soit des individus, soit des sociétés.

Ce changement porte sur tous les domaines.

Avec notre bulletin de vote, nous pensions seulement changer la politique du pays, c'est-à-dire changer l'équipe au pouvoir et y mettre une autre qui ne serait pas de même tendance. C'est fait. Mais voilà que nous buttons sur l'économique, le social et le culturel. Le tout n'est donc pas de changer le gouvernement, il faut encore changer la manière de comprendre la production et son écoulement, les rapports du capital et du travail, ceux de l'individu face à l'Etat et de celui-ci face au citoyen contribuable etc., etc... On voudrait changer les structures de toutes ces choses au bénéfice d'un chacun, bref avoir affaire à une société nouvelle. Jusqu'ici, on en avait une dite d'abondance et de distribution, de caractère libéral et permissif. Mais maintenant que veut-on ? La supprimer d'un coup radicalement ou la réformer par étapes ? On ne sait trop parce qu'on n'a plus ou pas assez le sens du bien général.

Au fond chacun désire une société où son intérêt particulier serait servi aux moindres frais possibles comme argent et comme efforts.

C'est de l'enfantillage et de la chimère. Même et surtout celle-ci n'est pas sans rançon. Mais alors que faut-il en ce début d'année ? Se souhaiter à chacun ce qu'il désire au fond du cœur, si cela n'est pas au détriment du bonheur des autres ? Mais qui est juge en cette matière ? Qui connaît au juste les besoins des uns et des autres si ce n'est le Père qui est dans le ciel, soucieux du sort de ses enfants qu'il connaît tous et dont il voit tous les besoins du même coup d'œil bienveillant. Mieux, il les suit de très près dans tous les imprévus qui peuvent leur survenir du fait de leur liberté et celle de leurs semblables. En plus, il leur offre son aide et assistance à chaque moment. Il nous supplie même de les accepter afin que nous puissions ensemble travailler comme des frères dans l'intérêt de toute la communauté humaine.

Alors pourquoi ne pas nous adresser à lui pour lui demander ce qu'il faut à chacun dans notre grande famille ?

C'est pour cela que je souhaite pour tous **bonne et heureuse année de par Dieu, Bloavez mad digand Doue**, avec ce que cela représente de dons et de grâces, de lumières et de forces, mises à notre disposition par ce Père de toute les miséricordes. Amen.

LE BLEUN-BRUG.

LE CHRÉTIEN LAËNNEC

III. - LE CHRÉTIEN

Théophile-René Laënnec, nous l'avons déjà vu, a mis un sceau authentique sur sa vie de chrétien par une mort édifiante, le 13 août 1826, en son manoir de Kerlouaneg à Ploaré.

Cela n'empêche qu'il y a eu dans sa carrière spirituelle, à côté des périodes de ferveur religieuse, des moments où sa foi a fléchi en particulier au cours de sa jeunesse. Et la question s'est posée de savoir si dès 1801, après avoir quitté Nantes pour Paris en vue de ses hautes études, il n'avait pas besoin d'un choc mystique intérieur équivalent à une conversion... En tout cas, l'affaire a suscité quelque problème en 1926 lors des fêtes du centenaire de sa mort puisque le docteur Lagriffe, directeur de l'Hôpital psychiatrique de Quimper, a éprouvé le besoin d'y répondre en écrivant : « *En réalité Laënnec n'a fait, même en 1801, que renouveler des habitudes anciennes qu'il avait toujours regardées avec bienveillance. Il n'avait pas attendu le Concordat pour reprendre des pratiques que seule la Terreur (1) avait interrompues. Au vrai, Laënnec est toujours resté ce qu'il a été : fidèle à lui-même* ».

Le docteur Lagriffe était un psychiatre chrétien, tout à fait apte par conséquent à donner une analyse fondée des mouvements comme des états d'âme d'un autre médecin catholique. Nous pouvons donc nous y fier. D'ailleurs, la *Chronique de Landévennec*, dans sa livraison de juillet dernier, qui cite ses paroles, semble également être de son avis.

Il faut connaître les circonstances dans lesquelles s'est déroulé l'événement qui lui est apparu comme une lumière accompagné d'un ébranlement intérieur.

Voici comment le chroniqueur de Landévennec les résume dans le cas d'un Laënnec nouvellement débarqué dans la capitale fin avril 1801, après un long voyage à pied, ses ressources ne lui ayant pas permis de prendre le coche.

« *A Paris, il eut la chance — la grâce plutôt — de se lier d'amitié avec des jeunes gens exemplaires. Pour eux, un Père Jésuite, le Père Delputz avait fondé, en 1801 justement, une congrégation sous le titre de Sancta Maria, auxilium christianorum. Un de ses condisciples, Bayle sut l'y entraîner et ce fut pour lui une lumière* ».

C'est cette lumière qui a fait parler de *conversion*. Sans doute que Laënnec y a cru lui-même tout le premier, car il écrit aussitôt à son père d'après la *Chronique Bénédictine* : « *La gloire de ce monde passe, la vérité du Seigneur demeure à jamais. Je me suis tourné vers celui qui seul peut donner le vrai bonheur et votre fils est entièrement rentré dans le sein de la religion. Je dois ce bonheur aux conseils et aux exemples de deux hommes dont les talents égalent les vertus* ».

Mais tout cela est bien succinct et demande explication.

Si nous ne pouvons localiser l'événement quant au lieu exact, nous pouvons le situer dans le temps. C'est le lendemain de Pâques de l'an XI. Laënnec était à Paris depuis avril de l'an IX (1801, comme nous l'avons dit). A Pâques de l'an X (1802), il avait assisté à Notre-Dame à la promulgation officielle du Concordat (2) devant le Premier Consul et le légat du Pape. Pour couronner cette Pâque, un autre événement s'était produit : la publication d'un chef-d'œuvre littéraire de la main d'un Celte Breton, René de Chateaubriand. Ce livre avait ébranlé la France au sortir de la Terreur et de la persécution contre l'Eglise. Laënnec, admirateur de son illustre compatriote, avait été plus que sensible au charme de cette œuvre si pleine de lyrisme et de sentiment religieux. Déjà il s'était abouché avec l'étudiant en médecine Gaspard Laurent Bayle qui deviendra son intime et

celui-ci ne tarderait guère à le présenter au Père Jésuite fondateur de ce groupe de jeunes où il devait trouver des Bretons de son âge, comme les deux frères Lamennais de Saint-Malo, et le Rennais Bruté de Réaumur, le futur évêque de Vincennes en Illinois (U.S.A.). C'est l'année suivante le lundi de Pâques 1803 que le Père Delputz sans doute dans la chapelle de la Congrégatoire lut et paraphrasa le fameux évangile des disciples d'Emmaüs qui frappa en plein cœur Théophile Laënnec à ce moment préparé à point pour recevoir, on peut bien le dire, le coup de grâce qui le retourne net du côté d'un Sauveur lequel marchait déjà auprès de lui sans qu'il le susse... La lettre à son père date du 8 ventose de l'an XI (1803). C'est l'année d'après qu'il sera reçu officiellement dans la Congrégation : un cierge à la main il est conduit par Bayle à l'autel dressé dans le salon du Père Delputz, transformé en oratoire pour y lire l'acte de consécration à la Vierge Marie, mère de Dieu.

Beau dénouement ou en tout cas belle évolution d'une crise religieuse, si jamais elle exista.

Mais voyons un peu comment cette Terreur rouge a pu marquer de son ombre sinistre les attitudes au moins extérieures sur le plan religieux des petits chrétiens tels que les frères Laënnec ainsi que leurs cousins et tant d'autres jeunes de la ville de Nantes, entre 1792 et 1801. Rappelons que Théophile et son frère Michaud, ces demi-orphelins, n'ont connu que deux ans la chaude atmosphère spirituelle chez leur oncle Michel chanoine et docteur en Sorbonne au presbytère d'Elliant (1786-1788). Ils sont seulement âgés de 7 et de 6 ans lorsqu'ils sont reçus en mai 1788 chez leur deuxième oncle le prénommé Guillaume. Celui-ci, éminent chirurgien, est un personnage à Nantes. Il exerce la fonction de doyen à l'Université fondée en 1460 par François II, le duc de Bretagne. Sans être précisément un fils de son siècle dit « des Lumières », il admire les philosophes et se laisse gagner par les idées nouvelles. Il voulait le changement et a salué avec sympathie l'aube de la Révolution. Ce n'était pas là une référence pour être un bon éducateur (1). Le pauvre ! Il sera servi. Pensez : dès le 14 mars 1793 la guillotine a été dressée sur la place des Justices criminelles, la place de Bouffay juste devant sa maison. Pour soustraire les enfants aux visions d'horreur des exécutions quotidiennes, il faut déménager de là pour un autre domicile place Égalité. Les petits ne seront plus contraints de se cacher pour se rendre pour leurs études chez les Oratoriens.

Sans doute l'oncle Guillaume en est-il bien revenu de sa Révolution. Mais le féroce représentant Carrier, grand pourvoyeur de la guillotine a déjà installé la terreur en ville et aux environs. Chaque citoyen est vite un suspect et doit se mettre à couvert. Le chirurgien Laënnec se fait médecin militaire à l'occasion des attaques vendéennes sur Nantes et sa maison se remplit de blessés qu'aident à soigner sa femme et sa courageuse belle-mère, Madame de Gennes. Les enfants sont employés à la charpie... C'est là donner des gages à Carrier qui ne se défie pas, et vient même volontiers à la table du praticien humanitaire. Mais un jour, le tyran après boire ose dévoiler cyniquement ses horribles projets de noyades ou de noces républicaines sur les bateaux-soupapes de la Loire.

« *Ce sont-là projets de coquins, lui crie en face Madame de Gennes* ».

Sous l'insulte le proconsul se lève en frappant sur la table et s'en va furieux.

On peut s'attendre à tout comme reprécailles.

En fait le chirurgien s'en tire avec six mois d'arrêt de rigueur à l'ancien Hôtel-Dieu, devenu temple de l'humanité et hôpital militaire, où il dirige le service. Ce n'est donc qu'un avertissement. Mais il importe d'agir au plus vite. A la première occasion (2), Guillaume Laënnec monte à Paris pour se porter témoin à charge et accusateur à l'encontre du féroce délégué de Robespierre qui dans l'intervalle a vraiment dépassé les bornes. En octobre 1794 le bourreau des Nantais passe à son tour sous la guillotine. C'est durant ce séjour que le chirurgien écrit à sa femme au sujet de son neveu Théophile et de son avenir. Celui-ci

(1) Elle fut particulièrement sanguinaire à Nantes.

(2) Ce concordat avait été signé en juillet de l'année 1801.

(1) Heureusement que sur ce point, il avait une femme et une belle-mère à la hauteur.

(2) Il a été appelé à la capitale par les vainqueurs de Thermidor.

croit avoir trouvé sa voie du côté de l'École Centrale des Travaux publics, la future école polytechnique. Il a tant de dons et il est si précoce. Il faut absolument, dit l'oncle, qu'il patiente surtout dans un temps de révolution où ni lui ni moi ne pouvons prévoir en quel état sera notre pauvre patrie dans six mois.

Devinant son futur génie, mais craignant sa vivacité impulsive, l'oncle envisage de faire à son neveu une belle carrière dans la chirurgie non pas à Nantes, à Paris plutôt. Au retour il va le préparer. Chirurgien en chef des armées des côtes de Brest, quoi que gardant sa résidence officielle à l'Hôpital militaire, il prend Théophile à 14 ans comme aide auprès de lui et l'initie déjà à la dissection des cadavres. Il en fera bientôt un chirurgien commissionné de 3^e classe à 17 ans. L'esprit des armées n'est pas brillant au point de vue religieux durant toute la Révolution et même l'Empire. Du moins l'oncle tient-il le neveu prodige sous les yeux et pas loin de la famille qui est bonne. Oh ! cela n'est pas allé sans concession et quelques sacrifices à l'actualité révolutionnaire. En 1794 déjà il a fallu que les petits Laënnec se comportent comme ceux de leur âge et paraissent à la Fête de l'Être suprême, instituée par Robespierre. Chaque foyer est surveillé par les chefs de section sans-culottides et doit honorer de sa présence les cérémonies du culte nouveau. Michaud et le cousin Christophe tiennent une couronne de chêne à la main tandis que Théophile, vu ses 13 ans, a droit à un sabre qu'il brandit comme les autres en chantant :

Avant de déposer nos glaives triomphants

Jurons d'anéantir le crime et les tyrans.

Mais ce n'est là qu'un épisode, une affligeante parodie de la ci-devant Fête-Dieu.

Le reste est pire. Les églises sont fermées, démolies ou profanées. Le culte chrétien est interdit. Les prêtres fidèles sont traqués partout et il y en a déjà 700 de noyés dans la Loire. L'on est revenu à la religion des catacombes. Grâce aux femmes cependant chez les Laënnec le culte familial et la prière sont maintenues fidèlement. Et l'oncle redressé par les événements ne peut que favoriser le soin que prennent ces dames d'une vie spirituelle minimum pour tous ces petits êtres si tendres et si fragiles que Dieu leur a confiés. Ce ne sont donc pas tout à fait des païens ces jeunes là, neveux et fils, qu'il enverra l'un après l'autre à Paris pour la poursuite de leurs études quand le premier Consul aura mis de l'ordre dans la Capitale. Théophile Laënnec y arrive à un moment favorable du fait de la politique religieuse de Bonaparte et de la publication du livre de Chateaubriand sur le génie du Christianisme, choses dont nous avons déjà parlé. Lui-même devait être dans l'attente de quelque ébranlement intérieur tout proche pour qu'il soit si vite lié avec les étudiants les plus chrétiens de Paris et qu'il se soit si facilement laissé se mettre entre les mains du Père Delputz le fondateur de leur pieuse congrégation. La grâce se présente bien volontiers au bout d'un chemin balisé d'avance de quelques signes ayant valeur d'appel.

Quoiqu'il en soit notre héros est reçu Congréganiste le 27 mars 1803 et Congréganiste fidèle il le restera — nous pouvons y compter — avec tout le sérieux de son âme de Breton aux résonances naturelles mystiques qui sont un des caractères de sa race. Il deviendra même vice-président élu de cette Congrégation en 1807. Mais avant d'accéder à ce poste il lui arrivera de faire quelques conférences spirituelles aux réunions de son groupe. *La Chronique de Landévennec* au numéro de juillet 1981 a reproduit presque *in extenso* celle prononcée en 1805, qui fut publiée pour la première fois par le docteur Le Bon en 1925 dans sa biographie de Laënnec. Il l'aurait trouvée en document manuscrit conservé un temps fut dans les archives des Pères Jésuites émigrés à Canterbury en Angleterre (1).

Le texte est tiré de l'Évangile de saint Jean, chap. 14, verset 6 « *Ego sum Via, Veritas et Vita. Je suis la Vie, la Vérité et la Vie.* »

D'après le docteur Kervran, le conférencier avait voulu commenter les paroles du Christ selon un angle inhabituel imité d'une paraphrase de saint Bernard :

(1) Au moment de l'expulsion des religieux hors de France en 1902.

Via in exemplo, veritas in promissio et vita in praemium. « *Je suis la voie en exemple, la Vérité en promesse et la vie en récompense* ». Ce ne sont plus exactement les paroles du Christ, mais en tout état de cause, cette conférence représente un beau sermon d'une orthodoxie exacte et peu de prêtres au sortir de la Tourmente révolutionnaire auraient pu faire mieux que ce jeune Breton de 24 ans à peine initié à quelques exercices spirituels et qui en 1801 à son arrivée à Paris aurait eu besoin d'une certaine conversion

C'est dommage qu'une petite revue comme la nôtre qui ne dispose que de 16 pages en français ne puisse publier intégralement ne serait ce qu'un des trois points de cette conférence. On n'y aurait pas trouvé la forme littéraire géniale d'un Pascal, mais tout de même une partie du fond qu'il a exploité dans ses *Pensées*.

Il faut dire que les jeunes de la Congrégation ne manquaient pas d'allure. Ces *poulains* du Père Delputz, comme on les appelait, faisaient merveille dans tous les concours et se révélaient de joyeux compagnons aux propos fertiles en traits d'esprit d'un humour parfois féroce à l'égard de ceux qui voulaient leur chercher noise, à commencer par leurs professeurs. Deux ou trois de ceux-ci ne se gênaient pas à tout propos pour étaler leurs opinions de libres penseurs. Théophile et ses amis rimèrent contre eux quelques quatrains bien tournés qui les réduisirent au silence en mettant les rieurs de leur côté. Un jour le professeur Leclerc, parlant des muscles de l'œil risqua quelques plaisanteries au sujet du plus humble d'entre eux, le *muscle Capucin* et à cette occasion félicita la France de s'être débarrassé des Capucins et autres moineillons. Un épigramme attribué à Laënnec ne tarda guère à circuler. Le voici :

*Quand sur les Capucins de France
Je vous vois exercer avec tant d'élégance
Votre anatomique gaité,
Cléon, je crois en vérité
Qu'entre vos mains le Dieu de l'éloquence
A fait vœu de pauvreté.*

Il est vrai que Laënnec aussi bien que son ami Régis Buisson avaient en eux inné le don de l'épigramme. Par là ils étaient redoutables. En plus de cela on trouvait dans ce groupe des sujets qui forçaient le respect et la sympathie par une discrète mais fière indépendance dans toute leurs attitudes chrétiennes.

Ainsi se montrait Laënnec (encore lui) lorsqu'on l'invitait à une table officielle le vendredi où l'on ne servait que du gras. Il en était de même pour Savary de Brulons. L'un et l'autre s'arrangeaient gentiment pour ne manger que du maigre.

Aucune ostentation chez eux, mais aucune faiblesse non plus ni aucune compromission dans l'observance courageuse des lois de l'Église.

Gais et francs lurons, autant que l'ont veut et lorsqu'il le faut, mais braves et solides dans leur foi.

Les voyant ainsi réussir et un peu partout s'imposer aux premières places, leur directeur le Père Delputz s'écriait malgré lui : « *Les gaillards, la Sainte Vierge les protège et les couvre de son manteau* ».

L'on comprend qu'un tel groupe n'eût aucun mal à se faire présenter au Pape Pie VII, lorsqu'il vient à Paris le 2 décembre 1804 pour le couronnement de l'Empereur à Notre-Dame. Ce fut dans la grande salle du Louvre que le Saint-Père reçut Laënnec avec ses amis et confrères Congréganistes et se trouva émerveillé de ce qu'il entendit à leur sujet à cette occasion. A un moment le Pape posant les mains sur la tête de l'un d'eux, laissa échapper cette exclamation — *Medicus pius ! Res miranda !*

Un médecin pieux ! Quelle chose admirable !

On aimerait croire que cette tête fut celle de Laënnec, mais il y avait là d'autres aussi méritants que lui. Janig Corlay en nomme six parmi lesquels l'on peut distinguer Gaspar Bayle son intime, Bruté de Réaumur, le futur évêque et Savary qui devait mourir au chevet des soldats blessés de la Campagne de France hospitalisés au Val-de-Grâce pendant que Laënnec s'épuisait auprès des

Bretons à la Salpêtrière. En tout état de cause la Congrégation de Marie avait en cette circonstance marqué une fois de plus sa place et c'était quelque chose que de s'imposer ainsi face à une société incrédule, fruit de la Révolution destructrice de tant de valeurs religieuses.

Cependant la vie ou la mort dispersait les Congréganistes et arriva le jour où le Père Delpuitz disparut. En lui Laënnec perdait son meilleur guide avec Gaspar Bayle, enlevé prématurément aussi dans sa 42^e année. Mais la Congrégation se reprit à marcher avec un prêtre Finistérien né à Landerneau, l'abbé René-Michel Le Gris-Duval. Il était le prédicateur ordinaire du roi Louis XVIII. Il avait déjà osé en 1793 s'offrir pour assister Louis XVI à ses derniers moments. A Paris, il avait fondé, lui, le Breton, la *Société des Jeunes Savoyards* et des *Jeunes prisonniers*. Il impressionna Laënnec et ses amis par ses qualités qui l'assimilaient à la fois à un saint François de Sales, à un Fénelon et à un Vincent de Paul.

— *J'aimerais, lui confessa Laënnec, vous aider davantage dans votre apostolat de charité en étant un militant plus actif, mais hélas il y a tant à faire dans ma lutte contre la mort.*

Trop modeste, notre héros en venait à oublier que c'était toute sa vie de médecin qui était un apostolat de charité foncièrement marqué d'un esprit chrétien. Il n'est que de se rappeler ce qu'il avait fait auprès des soldats bretons blessés, soignant leurs corps, mais les aidant aussi à mourir en paix avec Dieu, de se rappeler également ce qu'il faisait quotidiennement auprès de ses malades pauvres à domicile ou à l'Hôpital Necker et à la Charité.

Je tiens à remettre en mémoire ici ce que j'écrivais au dernier numéro, concernant son apostolat au service de ses blessés bretons de la Salpêtrière, avec quelle attention il leur procurait les secours d'un prêtre bretonnant ou traduisait dans leur langue une petite allocution française qu'un confesseur non bretonnant apprenait par cœur pour la leur réciter à l'article de la mort. On se souvient qu'il écrivit là-dessus une lettre à l'évêque de Quimper, Mgr Dombideau de Grouzeilles. Elle a été publiée dans la livraison précédente, sauf l'exorde qui est celui-ci :

Nos Bretons dans cette commune calamité étaient plus à plaindre que tous les autres malades. Isolés dans des salles où ils ne pouvaient se faire entendre de personne, presque tous atteints par le mal du pays, ils tombaient dans le plus profond découragement, et plusieurs d'entre eux refusaient toute espèce de secours. Tous mes confrères les trouvaient plus difficiles à entendre que les Allemands et les Russes même en ce qu'ils ne font presque aucun usage du langage d'action. Ceux que j'ai pu réunir dans ma salle ont été un peu moins malheureux...

Il y a bien des choses à méditer en cet exorde. En tout cas l'évêque de Quimper ne devait jamais l'oublier. Laënnec était devenu son grand ami. Un jour d'automne 1819, notre docteur plus surmené que jamais, décida de partir pour se refaire une santé par un pèlerinage aux sources, un voyage au pays. Passant par Quimper, il s'arrêta pour saluer Monseigneur Dombideau. Joie de l'évêque, peine aussi devant l'état délabré du voyageur. Il fit tant et si bien que Laënnec se laissa retenir 8 jours qu'il passa au repos dans le manoir épiscopal, l'évêque veillant sur lui. Cela avait été de la part du prélat une manière élégante de payer une partie de sa dette à l'égard de celui qui fut la providence des soldats Bretons soignés à Paris. Encore ne savait-il pas tout. Combien de fois à la Salpêtrière quand l'aumônier n'était pas là et que l'un des malheureux Bretons se sentant trépasser, Laënnec, le chapelet à la main ne récitait-il pas les *Ave Maria* dans leur langue maternelle ?

Ce dernier trait révèle un aspect de la piété de Laënnec, la tendresse de sa dévotion mariale. Il la devait, bien sur, à la Congrégation de Marie dont il était membre et vice-préfet, mais aussi à sa nature sensible de Breton. Il aimait à dire le chapelet.

Cette pratique était ancienne dans l'Eglise. Elle était sous-tendue par un culte plus ancien encore, mais renouvelé en France fin du XVII^e siècle, le culte rendu à la Mère de Dieu. Le propagateur dans l'ouest en avait été le mission-

naire breton saint Louis-Marie-Grignon de Montfort, apôtre de la doctrine de Marie médiatrice universelle, qu'il avait matérialisée d'une manière sensible par une dévotion où le cœur et toute la sensibilité trouvaient leur place : dévotion priante bien sûr, mais chantante aussi avec des cantiques à la Vierge sur des airs entraînants déjà connus dans le peuple. C'est au chant de ces cantiques que les descendants des Vendéens et Bretons évangélisés par notre saint allaient à la bataille menée avant tout pour leur foi. Mais la Révolution avait coupé net le courant. La religion froide et desséchante des philosophes raisonnateurs à peine déistes avait remplacé la religion populaire au souffle chaleureux contre laquelle s'étaient ligüés encore les Jansénistes et les Protestants. Il fallait rebâtir et de nouveau s'adresser au cœur des Français pour le tourner vers celui du Christ et celui de Marie, sa mère et la nôtre. Chateaubriand à sa manière avait réveillé le sentiment religieux général en France. Mais ce furent de jeunes bourgeois dont notre héros qui, comme nous l'avons vu, à partir de Paris même, bien guidés par des prêtres héritiers de l'esprit de Grignon de Montfort surent remettre en marche et en honneur le courant de la dévotion mariale interrompu.

Laënnec disait donc son chapelet non seulement en son particulier, mais encore au chevet de ses malades et des soldats bretons blessés. Il le disait même en voyage et se faisait répondre par ses compagnons de route. Cela lui valut un jour une curieuse aventure dont tous ses biographes ont parlé.

C'était aux débuts de juin 1826 quelques mois avant sa fin. Il allait en Bretagne pour son repos, mais en fait pour son dernier pèlerinage aux sources. Après une halte à Rennes, il reprit le 4 juin, bien fatigué encore, la diligence vers Vannes. Fidèle à ses habitudes, Laënnec récitait le chapelet et ses compagnons donnaient la réponse, quand brusquement un choc terrible se produisit. La voiture avec chevaux et passagers venait de tomber dans une douve profonde de 4 mètres, en contrebas de la route. La diligence, intacte, s'est complètement retournée. Tous les voyageurs sont meurtris et contus, nul n'est blessé. Ahurissement général. Seul Laënnec, imperturbable, enchaîne « *Nous en étions à Ora pro nobis peccatoribus* ». Admirons au passage son sang-froid et son humour.

Arrivé à Vannes qui n'est pas loin, son premier souci est d'éviter que l'accident ne porte tort au postillon maladroit, jeune marié breton et si sympathique. « *Je dois dit Laënnec, user envers lui de la même miséricorde dont Dieu a usé envers nous, puisqu'il ne nous est rien arrivé* ». Il finit par obtenir du maître de poste la grâce du coupable.

Comme quoi la piété de notre héros ne nuisait en rien à la délicatesse de son cœur.

Cette délicatesse il la retrouvera à Kerlouaneg quand il pourra enfin atterrir chez lui le 9 juin au soir après une bonne pause à Quimperlé où son ancien élève le docteur Beaugendre devra le soigner énergiquement et un court arrêt à Quimper d'où il ne sortira même pas de sa voiture. Il est à bout de forces. Sa lucidité de médecin ne lui permet pas de se leurrer, mais il y a les siens et tous les autres autour de lui auxquels il ne faut pas donner le signal de l'alarme. Avec beaucoup de sérénité voulue Laënnec met donc de l'ordre à ses affaires courantes et même à quelques autres plus litigieuses, si on ose les lui soumettre en l'état où il est. Surtout il se prépare à la mort. Le 9 août, l'abbé Guézengar, recteur de Ploaré lui porte la communion et l'extrême. Le malade a encore la force de donner lui-même les réponses. Et les jours suivants malgré une semi-inconscience il peut aussi s'associer aux prières des siens, accourus à son chevet. Le dimanche 10 août, il secoue sa torpeur pour retirer ses bagues et les poser sur la table de nuit : « *Car il faudrait, a-t-il le courage de préciser, que bientôt un autre me rendit ce service. Je ne veux pas qu'on en ait le chagrin* ».

Comme il est réconfortant de terminer cette petite étude sur le côté chrétien de Laënnec par ce dernier trait de délicatesse : *je ne veux pas qu'on en ait du chagrin*, comme il ne voulait pas que le jeune marié de postillon fut puni pour sa maladresse. Si la douceur est la fleur de la charité, que dire lorsqu'à celle-ci on ajoute encore une touche délicate ?

F. MEVELLEC.

Les jeûneurs à mort pour la patrie

Aucun catholique en Europe ne peut rester indifférent à ce qui se passe aujourd'hui en Pologne et en Irlande, quoi qu'il s'agisse de l'affaire ne concerne directement que le Nord du pays, la province de l'Ulster. C'est peut-être d'ailleurs ce qui rend la situation plus complexe là-bas et nous devons prendre garde de la juger trop vite. Les gens sur place ont déjà tant de mal à s'y retrouver. Les renseignements utilisés en cet article ont été pris dans les dossiers de la revue « Les Études irlandaises ».

Pendant quelques mois les prisonniers irlandais de la prison de Maze à Belfast ont tenu la vedette dans les journaux sous la poignante rubrique des grévistes de la faim jusqu'à en mourir pour que vive leur patrie. Mais ce jeûne à mort, très beau et très triste, Bobby Sands et ses compagnons ne l'ont pas inventé.

En Irlande, dès 1918 et 1919, l'on commence à citer des cas de grève de la faim sporadiques et isolés.

L'aggravation de la guerre contre l'occupant anglais au début de l'année 1920 érigé en règle ce qui n'était que l'exception. En avril, 89 détenus de la prison de Montjoy à Dublin refusèrent de toucher à la nourriture en exigeant d'être libérés sans condition. Une grève générale de soutien déclenchée par le parti travailliste et les syndicats irlandais transformèrent la ville de Dublin en une cité morte. La nouvelle administration anglaise, fraîchement nommée en Irlande choisit de libérer les 89 grévistes le 15 avril 1920.

Une semaine plus tard, 170 détenus irlandais de la prison de Wormwood Scrub à Londres entamèrent un jeûne volontaire dans le même but. Les désordres de la rue et les menaces de grève de plus de 200 000 travailleurs irlandais de Liverpool achevèrent de convaincre les autorités que la mansuétude était somme toute préférable à l'intransigence. D'autant plus que le « Cat and Mouse Act » permettait, de toute façon, d'incarcérer à nouveau les fauteurs de trouble. Mais en août la situation n'est plus la même. Il ne s'agit pas de nouveau d'une piétaille nationaliste de modèle ordinaire tirant à des sortes de jeunes maquisards sans poids ni prestige ou encore de simples détenus sans jugement, non ; mais d'un des plus prestigieux portés-drapeaux du mouvement de libération irlandaise, pris sur le fait et condamné à une peine de prison ferme.

C'est le cas de TERENCE MAC SWINEY, âgé de 41 ans, lord maire de Cork, capitale de la province de Munster et première ville du futur Etat irlandais après Dublin. Il est encore président local de la Ligue Gaëlique et du Sinn Féin et commandant, mais d'une manière officieuse, bien sûr, de la première brigade de Cork de l'IRA (armée républicaine irlandaise). Il a demandé en vertu de ce titre la permission au grand quartier général de déclencher un soulèvement à Cork sur le modèle de l'insurrection de Dublin à Pâques 1916, puis à Galway et ainsi de suite, jusqu'à ce que le gouvernement britannique, fatigué par la répression autant que harcelé par une opinion bouleversée par le sacrifice des Irlandais, se décide enfin à donner l'indépendance à « l'île des patriotes et des martyrs ».

Il avait donc son plan et il était homme à le mener à bout. Ainsi le pensait le grand leader Michael Collins, ennemi des idéalistes bavards et inefficaces, qui admirait ses qualités de chef sous les dehors d'un combattant tranquille, aussi révolutionnaire dans le fond qu'il se montrait organisateur dans la réalité. Cœur de feu et tête froide.

Il mène la vie dure déjà aux soldats occupants et à leurs supplétifs de la gendarmerie. On comptait sur lui pour élaborer un projet d'organisation démo-

cratique d'un gouvernement local dont l'Irlande pourrait s'inspirer. Au fond, il serait le fer de lance pour l'élimination des Anglais et de leur régime abhorré.

♦♦

Mais la police veille.

Le 12 août 1920 se tiennent à l'Hôtel de Ville deux réunions rien moins qu'officielles : une séance du Tribunal républicain et un Conseil des officiers de la Brigade de Cork que préside TERENCE MAC SWINEY. A sept heures des volontaires postés en sentinelle jettent l'alarme, trop tard ! Deux cent soldats surgissent à bord de camions et d'automobiles blindés. Ils entourent la mairie d'un grand filet. Quelques patriotes réussissent à passer à travers les mailles mais TERENCE MAC SWINEY et une dizaine d'autres sont pris et incarcérés à la prison de Cork et ils entament immédiatement la grève de la faim.

Le 16, le lord maire est traduit en cour martiale. Le major-président demande à l'accusé s'il a pourvu à sa défense. Quoique fatigué par le jeûne, celui-ci répond avec hauteur :

« Je suis lord-maire de Cork et premier magistrat de cette ville et je déclare cette cour illégale et ceux qui la composent passible d'arrestation conformément aux lois de la République d'Irlande (non encore proclamée).

Comme les juges le pressent il leur lance :

« C'est moi qui déciderai de la durée de mon emprisonnement, quoi que fasse votre gouvernement. Je serai libre, vivant ou mort sous un mois

Il est condamné à deux ans de travaux forcés, embarqué à bord d'un aviso qui le dépose sur les côtes du Pays de Galles et mis dans la prison de Brixton dans la banlieue sud de Londres. Depuis cinq jours il n'a rien pris.

Le gouvernement pensait que l'éloignement ferait fléchir la volonté du détenu ou neutraliserait l'agitation nationaliste. C'était là une double erreur et il allait payer cher son manque de psychologie. Tout d'abord les troubles en Irlande augmentent d'intensité. Ils finissent par attirer l'attention des journaux du monde entier dont les reporters se pressent bientôt sous les murs de la prison de Brixton où l'intraitable leader irlandais poursuit son jeûne.

Il en vient de tous les pays d'Europe et du Nouveau Monde, de l'Australie, de Chine, de l'Inde et du Japon. Les bulletins de santé du lord-maire sont publiés quotidiennement dans les grands journaux de Paris, Rome, Genève, New-York, etc.

Le correspondant du journal parisien *Liberté*, Joseph Kessel qui sera un jour si célèbre, donne le ton à la presse internationale. Il écrit :

« Une sorte de torche se consumait ainsi, qui servait de flambeau à toute l'Irlande révoltée. Par son obstination farouche, par son suicide lent et délibéré TERENCE MAC SWINEY, était devenu un symbole. Faible à défaillir, inerte et sans voix, il criait au fond de sa cellule dont il était décidé à faire son sépulcre, il criait la Passion de l'Irlande toute entière »

La curiosité aidant, tous ces journalistes poussent leur reportage jusqu'à cette Irlande même, cette terre qui les attire désormais irrésistiblement. Ce qu'ils entendent, ce qu'ils voient, ce qu'ils décrivent — les exactions, les maisons rasées, les villages brûlés — est une mise en scène d'un procès qui éclabousse le gouvernement anglais dans les deux hémisphères.

C'est ce qu'attendait le prisonnier dans la prescience de ses curieuses intuitions. Lui, pendant ce temps va poursuivre son jeûne jusqu'au 74^e jour où il rendra le dernier souffle, intraitable jusqu'au bout. Il a reçu au dernier moment la bénédiction *in articulo mortis* du Pape Benoît XV que lui donne son confesseur, le Père Capucin veillant sur lui et qui couchait à la prison même.

On connaît assez les derniers moments du lord-maire et les modalités de sa mort tragique.

L'on connaît moins les suites qui furent immenses. Il avait soutenu de son vivant « la victoire n'est pas à celui qui peut frapper le plus... car vaincre ce n'est plus seulement vivre, c'est aussi avoir cette force qui dompte la vie pour la faire

servir à un noble but. Et ils ont glorieusement remporté la victoire ceux là qui ont offert leur vie dans une résolution passionnée pour lutter contre l'empire des tyrans ».

Il écrivait encore dans ses « *Principles of Freedom* » ceux qui ne vivront pas assez pour célébrer la victoire qui assurera notre indépendance, auront une vision de l'âme de cet avenir triomphal, une exaltation de l'âme d'avoir contribué à cet avenir... Ils ont vécu une belle vie, ils ont préparé un magnifique champ d'action, ils ont sacrifié un moment pour le service de tous les temps, ils ont pris rang parmi les héros et comme eux vivront toujours dans la mémoire des hommes ».

Pensait-il à lui-même en faisant ces déclarations d'un accent prophétique ? En tout cas on ne voit guère à quel homme en dehors de lui elles pourraient mieux s'adresser.

Son triomphe commença avec ses obsèques à la cathédrale catholique de Sout Wark dans la banlieue où était la prison, obsèques auxquelles assistaient les plus haut dignitaires de l'Eglise, devant une foule d'un recueillement intense agenouillée dans la cathédrale, sur le parvis et jusque dans les rues adjacentes. L'on compte que devant son corps exposé 30 000 personnes défilèrent, parmi lesquelles naturellement les délégations de Londres, de Cork, de l'Assemblée nationale clandestine et de la Ligue Gaélique. Celles-ci sur des kilomètres à travers des rues noires de monde marcheront derrière le corbillard avec une foule immense de compatriotes et l'accompagneront jusqu'au port.

Là le gouvernement anglais, devant cette vague de fond capable de balayer le fragile compromis de sa politique irlandaise s'effraye et commet une dernière erreur, une erreur fatale. Craignant que, si le corps réussit à gagner Dublin, comme le veut la famille, il y ait une véritable mobilisation des consciences en Irlande, il prend des précautions maladroites. Dès que le cercueil est arrivé à l'extrémité occidentale nord du Pays de Galles à Holyhead, tête de ligne des embarquements pour l'Irlande, il est enlevé de force par les fameux Black and Tans anglais, escorté bayonnette au canon jusqu'au port, hissé à bord du « *Rathmore* », qui appareille directement pour Queenstown au plus près de Cork. Là il est débarqué sous la protection de deux compagnies de Cameron Highlanders et d'auxiliaires armés de mitrailleuses. Pour le coup l'Irlande se met à flamber, l'Irlande tout entière qui va porter le deuil du héros national dont le nom est digne de figurer sur le *Mémorial de Dublin* où sont déjà écrits et en tête ceux de Pearse et de Connolly les premiers fusillés avec tous leurs compagnons, lors de la répression du lundi de Pâques 1916.

En Angleterre et dans le reste du monde, c'est peu de dire que l'opinion a été terriblement secouée par cet épisode dramatique. Désormais il sera difficile au Gouvernement de prétendre, comme Londres le fait maintenant pour les jeunes patriotes de l'Ulster, que les troubles d'Irlande sont le fait de simples terroristes et de vulgaires assassins sans foi ni loi

Et de fait quelques mois plus tard Lloyd George et Churchill seront obligés par la *vox populi*, la voix du peuple, de s'asseoir à la table des négociations face aux représentants de l'Irlande rebelle pour jeter les bases d'un Statut d'Indépendance.

C'est là l'extraordinaire réussite posthume de l'héroïque sacrifice de Térance Mac Swiney mort délibérément de faim dans sa prison de Londres pour la liberté de sa patrie.

Ainsi se vérifiait ce qu'il avait soutenu en disant en substance « *La victoire n'est pas à celui qui frappe le plus. Elle est à ceux qui ont offert leur vie pour lutter contre l'empire des oppresseurs.* »

Lui, s'il avait vécu, aurait été peut-être acculé à verser le sang de ses adversaires. En mourant comme il l'a fait, il s'est contenté de donner le sien avec son dernier souffle.

Sa gloire reste pure et intacte.

F. M.

P.S. — P. Brennan, de la Sorbonne dans les *Etudes des Pères Jésuites* du mois de décembre, consacre un article à l'Irlande où il met en évidence la valeur du beau sacrifice du maire de Cork.

A TRAVERS LES LIVRES

I. - QUAND CESSE D'Y BATTRE LA MER

par Jeanne BLUTEAU

Dans ce livre, nous rencontrons certainement la mer, du moins dans ses rivages et ses horizons. Mais ni le cadre ni l'environnement ne constituent l'intérêt majeur du drame qui va nous être conté. Il est plutôt dans le chassé-croisé d'une double intrigue amoureuse dont les fils s'embrouillent curieusement à travers le trouble des événements qui ont marqué notre pays pendant la période révolutionnaire de 1789 à 1801. Ce sont ces événements qui nous mèneront de Brest à Locudy en Cornouaille puis de nouveau à Brest et la Cornouaille de même, mais cette fois à Saint-Tujen dans la Presqu'île du Cap Sizun. La mer, toujours la mer et encore la mer quand nous irons à Boulogne à la suite des héros. Qui sont-ils ? D'abord une femme, veuve d'un canonier de la Royale, qui servit avant son mariage dans une famille noble de Brest : c'est Françoise Omnès, l'épouse de ce marin Le Menn, tué en 1778 au combat naval d'Ouessant. Elle a de lui une fille de 16 ans, Geneviève, et toutes les deux habitent le quartier de Recouvrance, bien mal logées, sans occupation intéressante lorsqu'elles sont tentées, pendant le terrible hiver de 1888, d'aller en Cornouaille à Locudy d'où était le père Le Menn pour prendre du service au château de Kergulduff. Là Françoise retrouve le beau-frère de la châtelaine, le Comte Josse de Lézurec, qui est venu rejoindre son fils, le vicomte Pierre-Yves déjà sur place.

C'est le départ ou plutôt l'amorce d'une double idylle. La mère est impressionnée par le jeune vicomte de Lézurec dont le visage lui rappelle un autre : celui d'un jeune et brillant aristocrate écossais, reçu à ses passages à Brest chez son ancienne patronne, Madame de Maupertuis. C'était surtout un bel espion au travail pour l'Angleterre et qui finit mal entre les mains de la police du roi, sans que Françoise ait fait quelque chose pour lui, alors qu'elle aurait pu. Mais elle conserve de lui une mémoire fidèle et un cadeau princier. Le Comte s'est laissé prendre à la fraîcheur de la jeune Geneviève.

La Révolution, qui éclate sur les entrefaits, aurait dû mettre fin aux intrigues naissantes. Mais l'incendie du château de Kergulduff l'a suivie de près, forçant mère et fille à revenir se réfugier à Brest chez un grand oncle. Là Françoise reçoit et cache un jour sous son toit le jeune de Lézurec, déjà poursuivi comme ayant eu des attaches avec le Colonel de la Rouerie, le chef de la conjuration bretonne. Il est pris et sa complice est arrêtée également. Ils sont conduits tous deux à Paris où la femme prend tout sur elle et sauve le vicomte. Mais elle périt sur l'échafaud.

Le Comte de Lézurec, lui, n'a pu se détacher du souvenir de Geneviève Le Menn. Il va la relancer jusqu'à Saint-Tujen dans le Cap où elle s'est réfugiée chez la grand-mère de son mari, Clet Le Normand, ex-séminariste enrôlé volontaire aux armées, après le départ de celui-ci et l'emprisonnement de sa mère Françoise. Il la décide bientôt à le suivre et l'amène avec sa petite Jeanie en cabriolet à Paris et de là en diligence jusqu'au manoir de Macquinghem près de la basse-ville de Boulogne. Il les laisse dans ce relais (1), aux soins de ses amis, avec la promesse répétée de venir les reprendre pour de bon dès que tout sera prêt en Angleterre. Lorsqu'enfin il reparait, en vue de cette opération définitive, on apprend qu'il s'est subitement noyé au port même de Boulogne. Lassée d'attendre, Geneviève avait eu le temps d'impressionner un jeune armateur-corsaire qui pratiquait la guerre de prise sur les Anglais et aussi le passage clandestin chez eux d'émigrés. Devenue veuve de son Clet, mort officier du Corps expéditionnaire à Saint-Domingue, elle accepte, à cause de sa petite, la main du

(1) Qui sert de pied à terre pour les allées et venues des émigrés de part et d'autre de la Manche.

Boulonnais qui, à son tour, meurt inopinément. La voilà veuve de nouveau, riche sans doute, mais esseulée.

Le Vicomte Pierre-Yves de Lézurec s'est rallié entre temps au régime nouveau et s'est marié selon son rang. Mais il a oublié son passé encore si proche. Geneviève s'en aperçoit lors de leur rencontre toute fortuite sur les quais de Boulogne, et la pauvre femme, plus solitaire et désabusée que jamais, se laisse aller à des réflexions d'une grande mélancolie sur l'indifférence des « grands » à l'égard des « petits ».

Ce résumé ne donne qu'une petite idée de toutes les aventures, surprises rebondissantes et autant dire suspenses qui fourmillent dans ce roman de 323 pages et vous tiennent en haleine jusqu'au bout. Et tout cela vous est conté dans les détails les plus précis avec une psychologie sans faille.

Prenez et lisez. Le livre, édité chez Serge Godin (Paris), est en vente chez tous les libraires.

II. - SAINT-MÉEN de Louis ÉLÉGOET

Avant la Constituante (1791), Saint-Méen était une petite **trêve** de la grosse paroisse de Ploudaniel, près de Lesneven. Elle n'avait que 240 habitants sur 427 hectares. A ce moment, devenue commune, elle voulait être encore au moins **succursale ecclésiastique** comme c'était son droit. Elle le fut bien en titre, mais sans prêtre résident : la chapelle tréviale n'était pas en état de faire église paroissiale. Le premier desservant, nommé en 1830, eut autant de mal à bâtir celle-ci que les Mévennais à maintenir le statut de succursale supprimé provisoirement entre temps par la Préfecture en 1817. Enfin, grâce à des générosités « étrangères », ce fut chose accomplie en 1831. Alors commune et paroisse, enfin autonomes, cherchèrent à s'accroître du côté de Ploudaniel et de Plounéventer en une lutte âpre et efficace qui valut, au bout de deux agrandissements, une conquête portant leur étendue à 1 174 hectares et la population entre 650 et 747 habitants au plus haut niveau)... Elle en compte aujourd'hui 580.

Les phases de cette croissance seront soigneusement décrites en deux chapitres (3 et 4). Lorsqu'après la bataille pour l'extension, nous aurons pris connaissance de l'histoire ancienne de Saint-Méen dans sa période gauloise, romaine et gallo-romaine antérieure à l'arrivée des Bretons en Armorique, Nous trouverons là une information extraordinaire qui révèle chez l'auteur, une érudition et une culture générale de grande classe. Comme éclairage cependant, il n'avait guère de papiers sur place. Le premier registre paroissial n'existe que depuis 1694. Il a fallu en appeler aux monuments et aux vestiges des habitations ou des camps romains. Mais comme il a su les faire parler avec patience et discernement ! Aucun détail n'a été laissé dans l'ombre. Depuis la fin du XVII^e siècle, la besogne lui est devenue plus facile. L'on reste tout de même un peu effaré devant la masse des manuscrits d'archives publiques et privées, l'importance des sources orales, le nombre de livres sur la Bretagne en général et sur le Finistère en particulier, la quantité des périodiques, auxquels notre infatigable chercheur méthodique, ou plutôt fureteur sagace, a demandé sa documentation.

A ce prix, aucune affirmation n'est mise en avant, aucune précision n'est donnée qui ne soit fondée sur document avec sa preuve à l'appui, ce qui nous vaut quelques 1 500 notes judicieuses, placées en appendice à la fin de chacun des 11 chapitres. Ce n'est plus là de la monographie, ni une notice locale superficielle mais une magistrale thèse de doctorat selon le mode scientifique, thèse soutenue en 1980 devant l'Université de Brest, par un enfant de Saint-Méen devenu la mémoire vivante et le secrétaire supérieurement documenté d'une population campée sous sa plume comme un vrai microscopiste où tout se retrouve de ce que peut contenir à travers les siècles l'histoire d'une petite communauté paroissiale de 580 personnes.

Mais cette histoire telle qu'elle nous est contée ne comporte ni sécheresse ni longueur, ni ennui malgré le nombre des graphiques, courbes, tableaux, statistiques et notules. Non, elle est illustrée d'une vingtaine de gravures de sites et monuments anciens ou de photographies d'actualité. Elle est parsemée aussi de petits faits historiques à l'occasion surtout du passage de la terre des mains des nobles à celles des bourgeois enrichis, avant que n'y accèdent enfin les paysans eux-mêmes (Voir chapitre V). Elle est traversée encore par un souffle d'héroïsme à l'occasion du départ par expulsion des Sœurs de l'Ecole Sainte-Anne, en 1902, où l'on voit tout Saint-Méen (et le plus au double) dressé pour la défense de quatre femmes contre 400 soldats de l'infanterie de marine, 25 gendarmes à cheval et 25 à pieds, mis en service pour soutenir le commissaire et le sous-préfet venus, pour la seconde fois, chasser les Religieuses. Scène épique, s'il en est, que rend bien le chapitre IX.

Enfin, ce gros travail se termine par une étude fouillée de l'histoire scolaire à Saint-Méen et un bel aperçu lucide de la situation critique de la langue bretonne en ce terroir et un peu partout dans le Finistère.

Tout cela tient dans moins de 300 pages que chacun voudra lire avec attention autant par profit que par plaisir. Le livre est édité aux Editions Anthropos, 12, Avenue du Maine, 75015 Paris.

III. - DE LA RUE DE SIAM A RECOUVRANCE

par Pierre PÉRON

Aux débuts de tout, il y a un jeune garçon, bien éveillé, qui a le coup d'œil juste et le coup de crayon aussi, ne serait-ce que pour croquer ses professeurs, fussent-ils les Révérends Pères Jésuites de Bon-Secours. Le malheur fit que le cahier des portraits, hélas ! trop ressemblants dans leur caricature fut découvert, et le jeune artiste renvoyé un peu... plus loin.

Le Lycée en hérita et bientôt la Marine qui profita le plus de ses talents. Ajoutez que Brest en fut également bénéficiaire et avec elle nous tous, qui aurons la chance de déguster ce recueil des souvenirs où par le pinceau, le crayon et la plume est passé en revue tout ce qui pouvait tenter dans Brest, un peintre malicieux et connaisseur, habile à rendre jusqu'à la caricature le côté original et pittoresque des choses et des êtres.

Dans la revue générale défilent les beaux et les bas quartiers, ceux de la rive gauche et ceux de la rive droite de la Penfeld ; les habitants aussi : ceux des hautes classes avec les petites gens, dans l'exercice de leurs professions favorites les plus curieuses. Il y en a toute une collection entrelardée avec la galerie des personnages marquants de l'histoire de la ville. Leurs noms mériteraient d'être relevés avec leurs sobriquets et leurs attributs les plus familiers. Mais il y en a trop le long de ce livre-album à chaque page illustrée avec art. Il est vrai que l'éditeur, P. Le Bris, n'avait qu'à puiser dans l'œuvre si abondante du peintre-écrivain. Il a eu au moins le mérite de faire le choix avec bonheur.

Dans les 100 premières pages, P. Péron promène ses souvenirs et ses croquis sur les deux rives ; dans les 40 dernières, il les bloque sur Recouvrance pour la Complainte de Jean Quémeneur en 13 strophes d'une admirable calligraphie, encadrées de scènes d'une cocasserie... inattendue.

On ne dira pas de P. Péron qu'il manque d'esprit et d'humour auxquels la sauce brestoise ajoute encore et pas un peu.

Goûtez et jugez. Le livre est en vente dans toutes les librairies, surtout chez l'éditeur P. Le Bris, 57, Rue de Siam, Brest.

LIVRES BRETONS

1. - IZAIA

par Maodez GLANDOUR (abbé Loiz ar FLOC'H)

J'avais d'abord envisagé un compte rendu en langue bretonne, dans la langue même de la traduction. J'écrivis donc un brouillon dans ce sens et je mis en train une première cuvée. Mais cela n'allait pas du tout. Je n'arrivais pas en breton à faire venir au bout de ma plume ce que j'avais en tête au sujet d'Isaïe et de son traducteur Maodez Glandour. Il faut savoir ce qu'ils sont : Isaïe, le grand prophète, le premier qui ait écrit, inspiré de Dieu et au souffle de son Esprit, sur la destinée future du peuple élu, Maodez Glandour le barde, théologien-philosophe et exégète. Comment juger en breton le travail de celui-ci sur le texte du premier et pour le fond et pour la forme. Isaïe écrivait en langue sémitique au génie bien éloigné du génie de la langue bretonne et surtout du latin comme du grec (1) qui servait à l'abbé Le Floc'h pour sa traduction. Je ne voyais pas comment rendre au plus près, dans ma langue maternelle, l'œuvre d'une vaste intelligence marquée d'un sceau divin comme celle d'Isaïe, qui disposait en plus d'un vocabulaire si riche en images d'une extraordinaire coloration.

Alors j'ai pris la Bible bretonne de F. Le Gonidec pour la comparer à la version de Maodez Glandour et à celle de la Bible française, dite « de Jérusalem » dont je me servais justement pour le Bréviaire du Temps liturgique (l'Avent). J'ai choisi au hasard deux petits versets de la semaine en cours, les versets 7 et 8 du 22^e chapitre.

Loeiz ar Floc'h :

7. An den ganas a zo ganas e droiou
Ne ra nemet itrikan fallaghrizhou.
Evit koll gand e c'hevier an dud vihan
Hag an ezommek o tisplogan reizadur a gaoz.
8. Med an den hael en deus mennadour hael
Ha sevel a ra evit sevenni oberou kaloneg.

F. Le Gonidec :

7. Armou an toueller a zo droug : rag hen a glask
Ijinou evid kolla ar re uvel (humbles) gant eul
Lavar gaou, pa gomz ar paour hervez ar reizded.
8. Hogen ar prinz a venno evel eur prinz hag hen a
N'em startai war an duged.

Bible de Jérusalem :

7. Quant aux fourbes, ses fourberies sont méchantes,
Il invente des machinations
Pour perdre les pauvres par mensonge
8. Tandis que le noble n'a que de nobles dessins
Et agit en toute noblesse.

Pour dire que le traître agit pour tout en traître et le noble en noble.

Le premier texte est le plus explicite.

Le second en rajoute à la noblesse et voit plus grand.

Le troisième est le plus court, le plus souple et le plus plat.

A chacun son mérite.

Sachez tout de même que pour Maodez Glandour, **eur ganas** est un

(1) Son livre est traduit du grec.

fourbe ou un traître et **eun den hael**, un noble ; pour Le Gonidec, qu'ar **re vuel** (ou uvel), ce sont des petits et que ses nobles sont des princes qui pensent en princes et ainsi s'imposent aux ducs. Le texte français est sans difficulté, mais aussi sans relief.

Par ailleurs, ne croyant pas avoir ce qu'il faut dans mon breton, appris cependant sur les genoux de ma mère, pour critiquer avec pertinence le beau travail de Loeiz ar Floc'h, je pense néanmoins pouvoir dire, à bon escient, que c'est là un livre remarquable autant par la forme qui est de lui, que par le fond magnifique qui vient des révélations d'Isaïe. Ce n'est pas rien qu'il ait réussi à prendre suffisamment le pli mental (**ar pleg-spered**) d'un **Voyant** aux pensées grandioses pour ne pas le trahir. Puisse-t-il connaître beaucoup de lecteurs malgré un certain purisme dans les mots qu'a imposé fatalement la haute qualité de la matière traduite.

Le livre de 150 pages est édité par les soins d' « Al Liamm ». Il s'ouvre par une introduction explicative de cinq pages fort intéressantes sur Isaïe et son œuvre.

2. - OBERENNOU an aotrou beleg Erwan ar MENGA

Da genta : Kereour Gwidel

Eur pezh c'hoari fentuz on eus aman, ya, eur gwir fentigel enni meur a daol farserez, hag a zo aes da gas en dro pa ne z'eus anezhi nemed tri arvest berr gand divizou berroh c'hoaz ; evid an draz-ze ma n'em zibun an abadenn etre ar Bed all hag ar Bed-man, etre an Douar hag ar Baradoz, ne vo ket eur reuz chench leurenn ha kinkladur.

Mestr ar bal pe an danz, eur c'hereour koz an hini eo en e stal-labour e bourk Gwidel (1). Eun deiz e teu sant Erwan ha sant Per d'ober gweladenn d'ezan e kreiz ma oant o daou gand o zro dre Vreiz-Izel. On den, Franch e ano, e-neus eur wezenn-avalou dispar en e liorz ha chistr gwir chug en e varriken. Kalon vad e-neus ive ha frank eo euz e vanne na vern ouz piou, ar beorien hag an dremenidi kerkoulz hag ar re all. Setu e ra eun digemer dreist d'an daou zant skwiz-dall ha sec'hed braz d'ezo. En distro evid e zigoll Erwan, an alvokad, a bed Fanch d'ober outan tri goulenn. « Doue emezan a rayo sur d'ezo respond vad ».

Fanch n'eman e zonz nemed en e chistr. Kaer e-neus sant Per poueza warnan evid ma houlennno er penn kenta gounid ar Baradoz, netra d'ober. Ar pezh a faot da Fanch eo kaoud avalou eleiz bep bloaz, difenn ar wezenn vuzuduz ouz al laer beteg derhel prizoniad en e brankou kement lampon a bigno enni, hag ive ma vo roet d'ezan eur zah da bakad ebarz ne vern piou gand eur ger hebken. Fuloret eo Per dre ma n'ehan ket Fanch d'eva, da zakreal ha da c'hoari e benn fall. Med Erwan e-neus roet e gomz. Setu e kendalh ar hereour da veva dizoursi ha d'ober vad d'ar glaskerien bara ha chistr da heul. Etreant eo deut an Diaoul da ziskouez e benn. Tapet eo e beg ar wezenn aval, destumet en eur zah ha lopet gand ar vaz. An Ankou deut ive d'e dro a ranko mond d'ar zah evel egile gand eur fust war e gain.

Med eun deiz e n'em gav Fanch d'e eur e toull dor ar Baradoz. N'eo ket re vraz an digemer aberz sant Per. Treh eo a bell an oberou fall douget war gont ar hereour. Pedet eo da vond d'an ifern, da gaoud an diaoul. Hen man a gemer spont hag a nah digor e di d'eur seurd den. Red ' vo mond neuze d'ar Purkator ?

Nan. Fanch e neus mignoned er Baradoz, da genta sant Erwan patron ar Vretoned hag a zah sonj euz digemer ar hereour, Matilin koz ar paour hag a labour evitan dre anaoudegez vad ive, ha dreist oll Santez Anna, patronez Breiz, eman he gouel eun hag eun an deiz se. Setu salvet eet Fanch. Gwir

(1) Gwidel, e bro Gwened, tost d'an Orlant.

eo hen man e-noa kavet an tu dija dre eur faoutig euz an nor du stlepel e zah er Baradoz...

N'eo ket eun neventi ar gontadenn-ze emesk ar Vretoned a gar kement ar marvailhou koz. Med nag eo displeget brao dindan pluenn Erwan ar Menga en eur parlant aes da gomprenn ! Salv e vo c'hoariet aliez an abadenn dre ar parrezioù en on Breiz, eleh 'z eus c'hoaz tud troet ouz ar Brezoneg.

D'an eil : Kevrin ar vuhez displeget d'ar vugale

Et je commence par dire que j'aurais voulu parler également en breton de ce deuxième livret de l'Abbé Menga. Mais je ne me sens pas à même d'écrire toute ma pensée sur le sujet dans une langue qui ne possède pas encore le vocabulaire naturel voulu pour traiter d'une matière aussi délicate que les **sources de la vie** et la **sexualité**, surtout à l'usage des enfants, fussent-ils de l'école « Diwan » ou même de leur père et mère. Je ne veux pas tomber à mon tour dans un exercice de dictionnaires modernes des plus ardu et des plus artificiels. Je ressens encore trop le mal que j'ai eu à m'assimiler le texte, écrit à coup de trop de néologismes fabriqués artificiellement et qui a équivalu pour moi à un véritable saut d'obstacles. Je dois avouer, cependant, que ce texte en lui-même est orthodoxe et donc valable en soi et en théorie. Tout y est pur, correct et décent. Je me demande seulement par qui il pourrait être lu avec profit, et tout d'abord avec compréhension.

Cela ne m'empêche pas d'admirer le travail et le courage de l'auteur qui, né non bretonnant, s'est donné une culture bretonne au point d'être devenu un écrivain breton aussi recevable que ceux qui composent sans souci des désirs et des besoins des gens du peuple. Après tout, il faut aussi de la nourriture aux élites qui apprennent le breton dans le style des écoles actuelles. Elles trouveront en ce livret une langue à leur mesure et pour elles sa lecture ne sera pas une peine inutile. Je le souhaite de tout mon cœur.



Les deux prix " Bretagne "

Le Jury de Bretagne a choisi, pour son lauréat de 1981, **Alain Le Moigne**, un Breton de 33 ans émigré dans la région parisienne pour son roman **L'armée de passage**, publié aux Editions de la « Table Ronde » ; et pour le Prix **Pascal Pondaven**, l'auteur d'une remarquable biographie d'un homme illustre, le connétable **Olivier de Clisson**, qui est toute une tranche d'histoire du temps des ducs de Bretagne, composée par **Yvonik Jicquel**, de Lorient, directeur de la revue **Breiz**, et publiée aux Editions Jean Picollec.



Deut eo deuz ar vouterezh

MOJENNOU PAOTR TREOURE

Kaer kenan e kement mod.

Ar priz ? Pempl lur war n'ugent (25 F) evid 116 pajenn, gand ar mizou post.

Skriva da :

V. SEITÉ - Bleun-Brug

Ty-Carré - 29150 CHATEAULIN - C.C.P. 544.22 Nantes

E PELEH EMA AR JUSTIS

N'eus nemed an dén 'hell goud eun dra bennag,
Euz planedenn ar béd, goud penaoz ha perag
E talh war e ahel, abaoe an amzer
'Neus kemeret e lañs dre zaouarn e Grouer.
Med, nikun all e-touez an oll grouadurien
'Zo bet roet dezañ spered gand sklêrijenn,
'Vid beza gouest d'anaoud, dres, ar gwir deuz ar gaou,
Ar mad evel an droug, ha dibab 'tre o daou.
Ha c'hoaz, ne zeu d'hen ober hep kaoud al liberte
En e zantimant doun hag en e volonte.

Med, ma 'z eo evidom, eun teñzor, ar frankiz,
E-giz eur mên rouez hep par ha dreist pep priz,
Nag êz eo da dorri, al lestr 'zoug anezañ
P'en em gavom, siwaz ! war zoñj an nebeutañ ;
Seul kaer an donezon, seul vrasoh ar risklou.
Dond 'ra d'e heul kalz joa hag ive kalz daelou.
Ne badas ket gwall bell, Baradoz ar béd-mañ,
Evid ar paour kêz dén, pa zavas c'hoant gantañ,
Tañva euz frouez gwezenn an Droug hag ar Mad,
A dlle, war e veno, digor e zaoulagad,
D'ar skiant 'vije gouest d'e lakad da bigna
Gand skeul ar ouiziègèz, d'ar bazenn uhella,
Ha se eneb urz striz ha gourhemenn e Vestr,
Pegwir 'oa dre natur, libr krenn ha digabestr.
Ha bremañ, kaer a zo, ober ha dizober,
Konta ha diskonta, kement ha koll amzer,
Evid klask, a bep tu, kaoud erfin eur respont
War bouez ar blanedenn 'vo an hini da zond,
D'eur béd ken diasur dirag brezel garo
A hellfe, en eun taol, kas an oll d'ar maro,
Ma vez greet implij fall euz an armou nevez
A ya war grêsk o nerz, gwasoh gwaso bemdez,
Ken ma teu da veza yén-sklas kalon an dén :
Yén-sklas, netra nemed gand ar zoñj hepken.

Ha, piou, da 'fin ar gont ' vo kavet da damall,
Ma tro, war an douar, an traou war an tu fall ?
Piou 'ta, ma n'eo Doue 'zo bet mad beteg re,
Da lezel gand e dud ar habestr war o moue,
Libr da zibab o hent, hervez o zantimant
Ha d'ober, e pep tra, diouz o'fenn hag o hoant ?
Setu 'r chapeled klemmou ' glever noz ha de,
Eneb an Tad re laosk 'keñver e vugale :
Klemmou payaned, ha siwaz ! ive kristenien,
'Deus bet euz ar madou, muioh 'get o lodenn,
Med a jom divemor 'vid mil gras resevet,
Hep beza gand mirit morse o gounezet.
O ! nag eo prim an dén, prim gand e valloziou !
Pegen difonn a-vad, da eur ar bennoziou !

Chom a reom war grena, dirag seurt abadenn,
 O weled n'eus muzul da 'follentez an dén,
 Pa 'n em dro ouz an droug gand oll nerz e ijin,
 Gouest da zroll, siwaz ! reuz ha dismantr hep fin.
 Perag ne labour ket war an traou mad kentoh
 Da zikour ar re all da gaoud eur stad gwelloc'h ?
 Aze 'mañ ar mister a zoug merk ar pehed.
 An neb e ziskoulmo, sur, n'eo ket c'hoaz ganet.
 Hag an dud keiz 'ranko, klask hep peoh, hep ehan,
 Piou 'zo kirieg d'an droug, piou 'zo kirieg d'ar boan
 N'eus respont vad e-béd, 'vid ar re 'deus gwall-chañs
 Da gaoud ar mellezour da lenn 'n o houstiañs,
 Staget a-dreñv o hein. Setu 'maint evel-se,
 Dall war gont o-unan, dall war gont Doue.
 Na péd, hardiz a-walh, da houlenn groñs ha dicheg,
 Justis ha digoll piz ouz an Oll-Halloudeg,
 Tamallet da veza, ar henta, an eien
 Euz gwallleurioù ar béd, en eur lezel an dén
 Da vond hervez e zoñj ha da hoari e benn.
 Med d'ober petra rei dezañ ker frank neuze
 Donezon ken kaer hag enor al liberte !

Ma oa 'vid e zerhel, goude, dindan kabestr,
 Gand aon 'deuje dezañ dizenti ouz e Vestr,
 Evel am-eus dija, laret ken aliez,
 Hag e larin c'hoaz ma kavan digarez,
 Med réd 'oa e-giz-se, ober dezañ diskenn
 Beteg reñk eur sklavour ha koll e gurunenn ?
 Tennet gantañ ar riskl, tennet gantañ ive,
 Mirit e emgann stard hed-a-hed e vue,
 Pa vez kaset en-dro evid gloar e Grouer,
 Dre zikour nerz ar hras deuet diouz gwad e Zalver.
 Pare 'zo euz an Droug, an Droug Meur, a laran,
 Ha talvoudègèz vraz e-neus d'an dén e boan.
 Méd réd bale atao ouz sklêrijenn ar feiz
 A dle beza goulou dirazom noz ha deiz.
 Neuze 'teufem da houd petra eo madèlèz
 Ha Justis Veur Doue koulz hag e Wirionez.

F. KERNE.

EET E OAN DA GLASK VA BARA

Eet e oan da glask va bara a zor da zor war hent ar geriadenn, p'am-eus gwelet eur harroñs aour er pellder, evel eun huñvre dispar, hag e chomen mantret oh en em houlenn, piou 'oa ar roue-ze, dreist d'an oll Rouaned.

Tridal a reas va halon gand ar 'fiziañs, hag e sonjen :

« Echu eo gand va gwall zeiziu. »

Hag e kave din gweled dija aluzennou braz ha pinvidigezioù kaer er bouldrenn, dre oll.

Ar harroñs a jomas a-zav, em-hichenn hag ar roue a ziskennas warzu ennon en eur vousec'hoarzin.

Chañs vad va buhez, a zoñjen, a oa deuet erfin betegennon.

A-greiz-oll, Eñ eo a astennas din e zorn deou en eur lavared :

« Petra 'z-peus da rei din ? »

Biskoaz kemend-all ! Eur Roue braz o houlenn aluzenn digand eur paour kêz klasker bara ! Méz am-boea hep gouzoud petra da ober.

Erfin em-eus tennet euz va zah, goustadig, eur hreunennig winiz evid he rei dezañ.

Pegen souezet ne oen ket a-vad, da fin va devez, en eur houlloñderi va zah !

E-barz e oa eur hreunennig aour e-kreiz va berniad greun paour.

Daelou c'hwero o ruill euz va daoulagad, em-eus soñjet :

« Perag an diaoul n'em-eus ket bet ar spi da rei dezañ va zahad greun a-béz ! »

Diwar TAGORE gand V. SEITE
 ha Naig ROZMOR.

WAR AOT AR BEDOU DIVENT

War aot ar bedou divent ar vugale en em vod, liou glaz an oabl diharz ha diflinv a-uz dezo. En o hichenn lavig ar mor o trouzal.

War aot ar bedou divent, ar vugale en em vod koroll ha youh ganto.

Sevel o ziez a reont gant trêz ha c'hoari gand kregin goulllo. Gand deliou goeñvet e fardont gouelioù o bagou, hag en eur vousec'hoarzin e reont dezo moned en donvor.

C'hoari 'ra ar vugale war aot ar bedou divent.

N'ouzont ket neu na teurel o rouedou.

Ar besketerien perlez a spluj, hag ar varhadourien a zav o gouelioù.

Ar vugale a-vad, a zastum ar bili en eur bern hag o ingala goude.

Ne glaskont ket teñzorioù kuzet, ha n'ouzont ket teurel o rouejou.

Ar mor a zav en eur hoarzin, hag an drêzenn vorlivet a vousec'hoarz.

Ar gwagennou, c'hwez ar maro ganto, e gan d'ar vugale gwerzioù dianav, evel ma kan eur vamm pa luskell he babig.

Ar mor a hoari gand ar vugale hag an drêzenn vorlivet a vousec'hoarz.

War aot ar bedou divent ar vugale en em vod.

Ar gorventenn a zeu hag a ya dre an oabl di-hent,

Ar batimañchou a zo koñfontet gand ar mor diroufenn,

Ar maro a gantre

Hag ar vugale o hoari.

War aot ar bedou divent e talh ar vugale gant o hoarioù laouen.

Diwar TAGORE gand V. SEITE
 ha Naig ROZMOR.



*Bleun-Brug Lezneven, gwengolo 1928.
An Dukez Anna Vreiz o vond da belerina d'ar Folgoad.*

VA BLEUN-BRUG KENTA

Miz-eost 1928.

Edon e vakañs e Kleder, echu ganin va studiou, a-raog mond d'ober skol.

War voger ar presbital, eur mell skritell, gand lizerennou braz ruz ha du a zache va evez :

3, 4, 5, 6 a viz gwengolo, BLEUN-BRUG Lesneven...

Hep chom a-zav e oan kroget da lenn ar skritell en he 'féz, pa drohas krenn va hompagnun :

« Hennez adarre gand e Vleun-Brug hag eñ !

— Plou 'ta, emeve ?

— Ar Perrot ! Med koll a ra e arhant hag e amzer ! An dud n'int ket ken sod-se ! »

Feuket an tamm ahanon o klevad kemend-all, ne gredis lavared netra. Mantret e chomen a-vad, o klevad va skolaer am-oa evitañ kement a zoujañs o komz evel-se.

Gouzoud a reen mad, koulskoude, n'o-doa ket, skolaerien an amzer-ze, kalz a joa ouz ar brezoneg. Brezel a-walh a reent dezañ ! Ha paket em-boia bet ar « vloh », aliez a-walh, war ar porz-skol.

Pa zistagen brezoneg er skol, e ranken beza war evez mad ouz ar spierien. N'or-boia ouz netra muioh a gasoni eged ouz ar hoz gwenneg kochet-se ha ne baoueze da vond euz eur hodell d'ebén e-doug an deiz.

Diouz an noz, an hini a veze gantañ ar « vloh » a baee evid an oll : beteg eiz tevezriad riñsa an toull-kaoh, respet deoh !

Lennet a-walh em-boia « Feiz ha Breiz », a-raog mond d'ar skolaj, evid gouzoud plou 'oa an Aotrou Perrot. Bep miz e kemeren perz e konkour an divinadennoù a veze war e gelaouenn.

Sofj am-eus e oa bet, eur wech, kaset va lizer din en-dro gand ar gér-mañ warnañ : « refusé », ha pemp kwennege, mar plij, da rei d'ar fakteur. N'oa ket timbret a-walh va lizer.

« Genaoueg, eme din ar fakteur, n'ouzout ket 'ta e koust daou wennege kas eul lizer ? »

Braz em-boia kavet an dra-ze, ha tost e oa bet din trei kein, da vad, da « Feiz ha Breiz » an Aotrou Perrot ha d'e zivinadennoù.

Med va méz ne badas ket. Er miz warlerh e krogen adarre ha gand muioh a jañs.

Diwar neuze, ne vezo din harp e-béd kén. Kas a rin responchou, hag ive divinadennoù nevez.

Va mamm a ouie meur a hini, ha va zad ive. Digand re goz ar hontre e tesken re all.

Dre-ze e teuis da veza eul lenner aketuz da « Feiz ha Breiz ». Bep sul genta 'r miz e veze mall warnon d'e brena, evid 6 kwennege, digand an Dimezell Mari a Gervengi, goude an overn-bréd.

Pebez lorh, pa gaven va ano, e-touez gounedelen konkour an divinadennoù ! Morse a-vad, n'on bet da genta. A-walh e veze din lenn va ano, e skritur-moull, e-kreiz al listennoù hir.

Tri bloaz on bet chomet war ar studi e skol Intron Varia Wir-zikour e Jersey, hep dond d'ar gêr.

E-pad tri bloaz diouz reñk, em-eus gwelet ar Vretoned, euz ar « Côtes-du-Nord » dreist-oll, oh erruoud eno da vare an tenna patatez nevez : Famillou a-béz !

Dond a reent neuze, a garradou, euz porz-mor Sant-Hélier, beteg en tu all d'an enezenn.

« Ahanta ! a veze lavaret din, gand va hamaraded all, pa vezem o pourmen, ha p'en em gavem ganto, kea 'ta da gaozeal brezoneg outo ! »

Ar vrud am-boia dija, da veza troet gand ar brezoneg. Paket 'oan bet ouz e skriva, meur a wech, e-leh ober va deveriou galleg, pe er hlas, pe er zal-studi.

Ha bep tro e lavaren, d'ar re a dremene war an hent, pe a laboure er parkeier :

« Brao an amzer ! Tomm an heol ! »

Hag e veze atao respontet din :

« Sell 'ta ! Te 'oar ive brezoneg !

— Ya, gwelloh eged galleg !

— Euz e beleh out-te neuze ? Petra 'rez amañ ? »

Hag e chomen da doulla kaoz ganto beteg ma kleven eun taol c'hwitell d'am gervel, a-berz an evesaer.

Souezetoh e oa va hamaraded, eun devez, pa weljont e oan karget, gand unan euz va mistri-skol, da rei dezañ, bep mintin, eun dousennad gerlou brezoneg. Kroget e oa ennañ ar hoant da zeski yéz Breiz-Izel.

Hag e lavare din, a-benn ar fin, gand eun distagadur farsuz :

« Me 'zo fin ha te 'zo zod ! »

**

N'am-boia ket diskroget diouz va brezoneg e-doug an tri bloavez-se.

Deiz Gouel Santez Anna, end-eün, e veze kanet, er japel, gand an oll, brezonegerien ha divrezonegerien.

« D'or Mamm Zantez Anna,
D'an Intron Varia,
D'or Zalver benniget,
Ni ' vo fidel bepréd. »

E-pad ar gentel deski-kana, me eo a veze karget da zeski penaoz distaga ar gerlou ha da drei e galleg komzou ar hantik.

Lanig Kiniou, va amezeg, a deue war va zikour pa jomen berr war eur gér bennag.

Ginidig e oa-eñ euz Kombrid, er Vro-Vigouden. Ken disheñvel e oa diouzin ha m'eo an noz diouz an deiz. Eñ 'oa an noz, ha me an deiz.

Plijoud a ree dezañ kenañ lenn Anatol ar Braz : « Les contes de la mort » oa e levr muia kared.

Ne veze ano gantañ, nemed euz an Ankou. Pa helle lakad e vizied war eun « armoniom » eo evid kana al « Libera ». Daoust hag ablamour da ze, eo ez eo bet deuet an Ankou ken a-bréd all d'e zamma ?

A-veh m'e-noa bloaz war 'n-ugent, edo dija er béd all, mouged gand an droug-skevent !

Keuz am-eus bet dezañ, rak war eur poent e tennem an eil d'egile : Kared a reem ar brezoneg on-daou.

**

Va liziri skolaj d'am zud, a veze marellet dalhmad a heriou brezoneg. Ni a ranke lezel digor on liziri pa roem anezo d'ar superior. Evel-se d'ar mare-ze, edo al lezenn en oll skoliou-loja, evid an danvez leaned.

N'ouzon ket a-vad hag o lenn a ree. Ar pezh a zo sur, neuze, n'e-nije ket komprenet va re-me penn-da-benn. Ne ouie gér brezoneg e-béd.

O soñjal e kement-se e veze eun tammig lorh ennon, eüruz da hoari dezañ eun tammig tro-gamm. Ne vije ket bet diéz dezañ, koulskoude, rei anezo din en-dro da adskriwa, gand eur binijenn, marteze, war ar marhad.

Ne reas ket a-vad, setu m'ah en em houlennan ha solded a ree outo. E gwirionez, ma ree, ne lavare din netra. Leh e-béd din da glemm eta.

Eur wech, koulskoude, e-pad unan euz e brezegennou, e hrosmolas evel-henn : « Bez 'ez eus amañ, emezañ, unanig bennag hag a zeu brezoneg ganto re aliez kenetrezo ».

Hag e klaskas rei deom da gompren e oa an dra-ze eun dra dizeread ha dizeven, dirag ar re ne gomprenet ket, hag e vefe prést da implija ar « vloh » ma vefe réd, evel ma veze greet e skoliou Breiz-Izel.

An oll zellou a droas war-zu ennon. Meur a hini a vousec'hoarzas. Hep douetañs, evito, n'oa dén all kabluz nemedon.

Me a ruzias beteg bég va diskouarn. Chom a ris diflach a-vad, ha mud, med gwall Imoret em diabarz.

« Ma teu din paka ar « vloh »-se, a zoñjen, e vo draillet ganin. »

Med ne oe laket « bioh » e-béd. Va halon a-vad a jomas goulfet.

**

An abadenn-se end-eün a zistroas em spered, pa lavaras va hompagnun dirag skritell ar Bleun-Brug, e Kleder :

« Ar Perrot ! Koll a ra e arhant hag e amzer ! »

Ar gouli koz a zigoras. A wadas zokén...

Va doujañs evid rener « Feiz ha Breiz » a greskas c'hoaz... Ne gredis ket a-vad en em zevel a-eneb va skolaer koz. Re yaouank eh en em gaven da rei kentel d'eur helenner leun a skiant-prena. Hag a voustris war va halonad.

Med va mestr-skol a gomprenas, moarvad, e oa eet re bell, e-noa feuked ahanon, pa lavaras goude :

« Sell ! emezañ, douseet e vouez, dimeurz ema Bleun-Brug Lesneven. Pegwir e vezi neuze er Folgoad, e vezo êz dit mond da weled ar gouel. An defile, sur a-walh, a vo brao : Diskouez a raio an Dukez Anna o vond da bardona d'ar Folgoad. »

**

Er Folgoad e kavis eun toullad mad euz va henvreudeur. Kemennet e oa bet deom mond di, d'ar « juvenat », da hortoz kaoud or plas, en eur skol bennag, e-giz mestr-skol.

Eno e oa ive mistri-skol o kemered o vakañsou. Goude lein, en eur gemered an êr el liorz, e teuas beteg ennon, war an avel, mouez kleier Lesneven e bole.

« Kleo ! eme unan bennag, ema defile ar Bleun-Brug o loh da zond d'ar Folgoad. »

Daou pe dri a hoarzas goap. Eun all a lavaras :

« Tud, o klask on lakaad da vond war or hiz ! »

Hag eun all c'hoaz :

« C'hoant o-deus mired ouz ar galleg da vond war-raog : yéz an deska-durez. Da beleh ez aint gand o brezoneg ? Da betra e talvez nemed da jarread teil ha da ziwall ar zaout. »

Unan bennag a hoarzas adarre.

Me en em gavas glaharet. Meur a hini a oa a-du ganén.

Evid troha ar gaoz, me 'lavaras da « Petit Louis Le Got » eur mignon mad din :

« Te-peus prometet din, lakad ahanon da bignad en tour braz. Deus ganén. »

« Petit Louis » 'oa euz ar Folgoad. Anaoud mad a ree plah koz ar presbital a veze ganti, en he hegin, alhwez an tour.

Prometet e-noa din, e gwirionez, kas ahanon en tour braz hag e kement toull-kuz a yoa war e dro hag e galatrez an iliz.

Ha ni kuit d'ar réd.

Me a-vad, n'eo ket toullou-kuz an iliz vraz eo a zache ahanon. Gouzoud a reen edo an defile o tond, ha n'oa leh gwelloh e-béd da zelled outañ, eged diwar garidou tour teo an iliz.

**

Kalzig tud a oa dija war ar blasenn. Kleier Lezneven a vralle atao. Son ar biniou hag ar vombard a deue ive beteg ennom a frapadou.

N'oa ket, neuze c'hoaz, na bagadou, na kevrennou evel bremañ : Eur zoner bennag amañ hag a-hont ha netra kén.

« Da beleh emaoñ o vond, eme ar hloher deom, ouz or gweled o redeg war-zu skalierou an tour. »

« Petit Louis » n'e-noa kavet dén e-béd er presbital. Plah koz hag all e oant eet toud da weled defile an Dukez Anna. Med gouzoud mad a ree e peleh edo alhwez dor an tour.

« Ni, emezañ d'ar hloher, on-eus droad, digand an Aotrou Person, da vond en tour.

— Deuit neuze, eme ar hloher. Just em-boea ezomm sikour da zeni ar hleier. Va hanfarted a zo a-hont o henaouegi, hag o-deus ankounac'heet ema ar hleier da zeni. »

Hag e soñjen gand lorch :

« Ma ne vefe ket bet eun defile ken kaer, n'o-dije ket ankounac'heet dond da zeni ar hleier. »

* *

Ni a haloupe evel kizier-koad, dre skalierou an douribell, an diri o trei, o trei evel eur gornigell. Hag e troe ive or pennou a forz da bignad. Tregerni 'ree trouz or boutou war ar vein. Edom d'an neh pell a-raog ar hloher. Gwell-a-ze ! Amzer deom da zelled ha da weled !

Du-hont, war hent Lezneven, diouz kostez ar Groaz-Ruz, e oa eur mor a dud o tond. Ni a wele sklêr kement-se, euz ar garidou uhella.

Kezeg, ha tud war gezeg a veze gwelet a-zioh an engroez : Aotronegand o Intronezed, dillad amzer an Dukez Anna ganto, o tigeri hent d'an Dukez vad, Anna Vreiz, Rouanez Bro-Hall, o tond da bardona da iliz Intron Varia 'r Folgoad.

Bannielou e-leiz a 'fiche en avel. Strakadeg daouarn ive e veze klevet da heul son skiltruz ar biniou hag ar vombard.

« Petit Louis » dizeblant beteg neuze, a oa kroget da zivorfila.

Evidon-me a-vad a dride gand ar joa.

* *

« N'oh ket deuet amañ da henaouegi, emichañs, eme deom ar hloher ! »

Hanter zialanet e oa oh erruoud d'an neh d'ar skalierou. Daou zén all a oa gantañ.

« Beh d'ar hleier ! C'hwí, paotred yaouank, emezañ deom, hag a zo gweñv hoh izili, krogit e kordenn ar hloh braz ha sachit warni gand hoh oll nerz. Ni, on tri, a yelo d'an tri gloh all. »

« Petit Louis » ha me a oa ennom eur pez lorch.

An tri gloh all a vralle dija hag o mouezliou en em gemmeske brao. Or hloh-ni a vralle ive, med ne stoke ket c'hoaz e vazoulenn, kaer or-boea sacha war ar gordenn, hag en em zistribilla outi.

« N'eo ket drol, eme « Petit-Louis », hemañ eo brasa kloh a zo e Leon hag e Kerne ! »

Ar gér diweza-se, e-noa distaget gand fae. Evel pep Leonad, d'ar mareze, e plije dezañ goapaad ar Gerneviz.

Med ar hloh braz ne zone ket atao. Ar Hloher a ziskrogas diouz e gloh, da zond war or zikour...

« Del ! emezañ, ema deoh en-dro-mañ, paotred ! »

Daou daol pounner a voudas. Goude, daou daol all. Ha setu ar hloh braz bremañ o kana evel ar re ali en enor d'on Dukez vad !

Ne glevem mui netra nemed ar hloh braz o vond endro, e vazoulenn bounner o vond hag o tond, en eur skei kaled war an arem teo, a-zioh or penn.

Pegeid e padas ganeom ar voleadeg ? N'ouzon ket. Pell sur !

Warnom edo an eonenn o tiruill, pa youhas ar hloher :

« A-walh ! A-walh ! Harpit ar hloh ! »

Pa davas ar hleier, edo an iliz o tregerni gand kantik ar Folgoad :

« Tud ar Gourre, Arvoriz,
Diredet om hirio,
Da bedi 'vid an Iliz,
Da bedi 'vid or Bro. »

En eur zeha va zal, e triden gand ar joa !

V. SEITE

Tennet diwar

« Ar Marh reiz »

(va eñvorennoù yaouankiz).



KOUSK, MABIG JEZUZ !

War blouz ar hraouig truezuz,
Kousk, kousk, kousk Mabig Jezuz !

Elez en noz-du
A nij e bep tu,
A hournij, a gan
D'ar bugelig glan.

Ouz alan domm an daou loen rouz,
Kousk, kousk, kousk en noz didrouz !

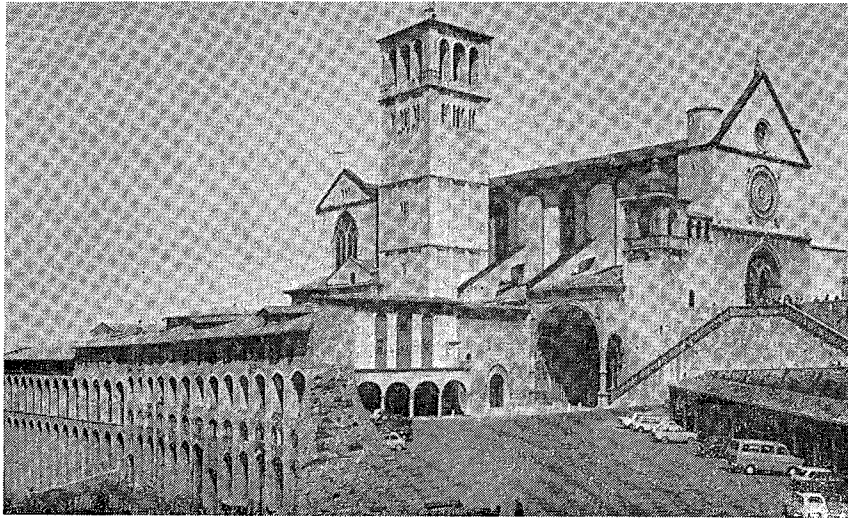
Ar fulennou erh
War o eskell gwerh,
A hournij, a nij,
Ha Jezuz a skrij.

Er havel yén, dirag da vamm,
Kousk, kousk, kousk bugelig flamm !

Da Zalver an dén,
Dre an avel yén,
An Elez a gan
Skeduz evel tan.

A-zindan sell Doue, da Dad,
Kousk, kousk, ô Roue mad.
An Avel a hwéz
E bleñchou ar gwéz,
Ha Salver an dud
Ganet eo divrud.

V. SEITE.



Iliz vraz Sant-Fransez e kêr Assiz.

E KOUN ASSIZ

Da geñver ar bloaz-mañ, an eizved kantved aboe ganedigez sant Fransez a Assiz, e teu da zofj din aliez, euz ar perhirinaj am-eus greet e kêr Assiz, d'an 22 a viz ebrel 1980, e-doud an tri miz m'on bet e Rom.

N'eus ket kaerroh, n'eus netra hag a sko muioh, e Bro-Italia, eged ar gêrig-se ma vevas enni Fransez ar « Poverello ».

Lennet ha prederiet em-boas, a-raog mond, « Buez Sant Fransez » gand Lan Inizan. Kaset am-boas ganén zokén, al levrig-se : eul levrig a 300 pajenn, ment eul leor-overn dezañ, leorig bet embannet er bloaz 1889, hag adembannet gand an Tad Eujen, kapusin e Rozko, er bloaz 1943. Ma ne vez mui kavet ar henta da brena, hemañ a dle beza c'hoaz e gwerz en eun tu bennag, ken-koulz hag al levr all diwar ar memez pluenn : « Bleuniou sant Fransez » (Rosko, 1945).

Evel eun teñzor eo evidon, aboe, levrig Lan Inizan, rag bet eo ganén e kement iliz a zo e Assiz, ha touchet em-eus bet anezañ ouz mogerioù an ilizou-ze.

Da genta, chapelig ar « Portioncul », e traoñ kêr, hag a zo hirio en eun iliz vraz-kenañ, gand eur gouent en-dro dezi, leun a eñvoriou euz buez sant Fransez. Eno eo e varvas d'ar 4 a viz Here 1226, d'e 45 bloaz, 20 vloaz goude beza kuiteet ar béd.

Da houde, manati Sant-Damian, uhellou, med ive er-mêz a gêr, el leh m'eo bet savet gand Fransez kantik an heol. Eul leh dispar eo hennez, a weler diwarnañ an Ombria a-béz, gand he hurunennad menezioù, hag a oa

gwenn c'hoaz gand an erh, d'ar mare-ze. Eno ive eo em-eus kroget da drei e brezoneg kantik brudet ar Zant. Embannet eo bet amañ, e eil niverenn ar bloaz 1980. Ho pedi a ran da lenn ar hantik-se a nevez.

Sant Damian eo, moarvad, ar pezh e-neus va skoet ar muia e Bro-Italia. Pep tra eno a zo chomet pur, evel e amzer sant Fransez ha santez Klara : Ar japel, gand ar Hrist a gomzas outañ diwar e groaz, ar « refektoar » gand ar memez taolioù koad groz, sal ar « chabistr » gand ar memez



Sant Fransez. Livadenn hag a weler e Assiz.

azezennou, an « dortoar » el leh m'eo merket gand eur groaz, ar plas m'edo gwele santez Klara. Rag abati Sant-Damian a zo bet manati kenta ar Zantez-mañ.

Bremañ ema ar manati-ze e kêr el leh ma weler he horv en eun arched gwér-strink, chomet brao en e-béz, heb beza breinet, goude beza bet kollet en douar e-pad 600 vloaz bennag. En eur zevel iliz an abati nevez-se eo e oe dizoloet al laouer vên el leh m'edo korv santez Klara.

Touchet em-eus c'hoaz va leorig ouz mogeriou an ti el leh m'eo bet ganet, ha dreist-oll ouz e vez, e diabarz an iliz vraz a dri estaj a zoug e ano.

Chom a ra eno e relegou. N'eus mui anezo, er hontrol da gorv santez Klara, nemd eskern.

An iliz vraz-se a zo leun enni a livadurioù kaer, a « vozaikou » dudiuz, o taolenna buez sant Fransez penn-da-benn. Ne skuizer ket o selled outo, hag evid o gweled mad, eo réd lakaad eur pennad brao a amzer.

Lavared a hellan em-eus pedet sant Fransez ha santez Klara, en oll ilizou-ze, gand kalz a dan daoust ma ree erh en deizioù-ze. Hag hirio c'hoaz, pa zofjan enno e vezan atao skoet. Ne hellan ket mired da veza estlammet gand buez souezuz ar zant-se, hag a jom c'hoaz ken beo, er béd kristen a-béz, 800 vloaz goude e varo erruet e 1226. N'e-noa nemed 45 vloaz, eun tammig yaouankoh eged or zant Erwan, hag e vevas eveldañ, kant vloaz war e lerh, eur vuez a baourentez, devet gand karantez Doue.

**

Assiz a zo eur gêr dudiuz, warni atao liou ar Grenn-Amzer, a weler en he ruiou, kamm-digamm, dalhmad o pignad hag o tiskenn, pavezet brao, aliez leun a skallerou. A weler dreist-oll war he ziez koz, m'eo eun drugar selled outo, dalhet ken brao a-ratre.

Eur gêr eo hag a dalvez beza gwelet. Rag ouspenn ar pez a weler, e santer enni eun ene beo hag a grog ennoh gand e oll nerz : spered sant Fransez ha santez Klara.

**

Setu amañ bremañ, da rei deoh eun tañva euz brezoneg Lan Inizan, eul lodennig euz degved pennad e leor :

AR WIR JOA

« Eun dervez edo sant Fransez hag ar breur Leon o tond o-daou euz a gear Perouz da gouent Santez-Mari-an-Elez (ar « Portioncul »).

« Kazarh ha dour-erh a goueze beb eil war o hein. Yén-Kenañ 'oa an amzer. Eur pennad a yoa edont en hent ha n'oa gêr e-béd etrezo.

« En eun taol, Fransez a lavaras :

« Oh ! Ma lakafe an Aotrou Doue ar Vreudeur-Bihan, da rei d'ar béd oll, ar skwér euz ar vrasa snatèlèz ! Hag an dra-ze a ve ar wir joa evidom ? Nann ! »

Eur pennadig larkoh : « O ! Leon, ma welfem ar Vreudeur-Bihan o rei ar gweled d'ar re zall, ar gomz d'ar re vud, ar bale d'ar re gamm, ar vuez d'ar re varo, ha kement-se a ve ar wir joa evidom ? Nann ! »

Eun tammig pelloh : « Ma houfe ar Vreudeur-Bihan kement yéz a gomzer

dre ar béd, mar gellfent ober skol war an oll skianchou, mar gellfent lavared an amzer da zond, mar gellfent lenn e kalon pep dén, hag eno e ve ar wir joa evidom ? Nann ! »

Eun tammig pelloh : « Ma houfe ar Vreudeur-Bihan kement yéz a gomzer dre ar béd, mar gellfent ober skol war an oll skianchou, mar gellfent lavared an amzer da zond, mar gellfent lenn e kalon pep dén, hag eno e ve ar wir joa evidom ? Nann ! »

Eun tammig larkoh c'hoaz : « O Breur Leon ! oanig Doue, ma teufe ar Vreudeur-Bihan da sklêrijenna spered an oll dud divadez, ha d'o lakaad da veza kristenien, hag e ve ar wir joa evidom ? Nann ! »

Fransez a gendalhas eur maread amzer da gomz evel-se. Evelato, a-benn eur pennad, Leon, souezet ouz e gleved, a lavaras : « Tad, me ho péd, en an ' Doue, lavarit din e peleh ema ar wir joa ».

« Setu amañ, eme ar Zant : P 'en em gavim e Santez-Mari, glép-dour-teil, skournet gand ar riou ; pa skoim war an nor da houlenn digor ; ma lavar ar porcher deom : C'hwil n'oh nemed daou zén didalvez, daou halou-per-poullou, deuet da laerez aluzen ar paour : ha ma lez ahanom, e-pad an noz, da loja er-mêz, war ar skourn hag e-kreiz an erh, mar gouzañvom an dra-ze heb en em glemm, en eur veuli Doue, abalamour ma tlefe rei muih a boan deom c'hoaz, setu eno ar wir joa ! »

« Ha ma teufe ar riou hag an naon d'on digas adarre da gichenn an nor ; ma teufe neuze ar porcher, er-meaz euz ar gouent, eur vaz teo gantañ en e zourn, da rei deom beb a roustad bahadou, ma sko kement warnom ma vezo or horv bronduet ha goloet a houliou zokén, neuze, mar gouzañvom an dra-ze er gwél a Zoue, evid ol lod euz ar poanliou e-neus gouzañvet Jezuz-Krist : setu eno, Breur Leon, Oanig Doue, setu ano ar wir joa !

« Kredit ahanon, rag ar haerra tra a oufem da ober eo en em drehi on-unan ha gouzañ pep tra dre garantez evid Doue. »

V. SEITE.

SANT FRANSEZ HAG AR BAOURENTEZ

Felloud a ra din, rei deoh c'hoaz da dañva, eur barzoneg diembann, bet savet gand eun dén hag a gare kalz sant Fransez.

An Aotrou Saig ar Gov eo hennez, marvet person e Plouneour-Trez. Eur skrivagner ampart e oa war or yéz, unan euz ar re wella, marteze.

Lezet e-neus war e lerh, eur pez-c'hoari war sant Fransez a Assiz hag e oa krog da zevel, anvet : « Mervel evid beva », diwar eur pez galleg : « Mort mystique de saint François d'Assises » gand F. Henri, kapusin.

Siwaz ! chomet eo ar pez gantañ a-dreuz war ar stern. Ar skrid a zo chomet ganeom, a zo ennañ a-vad pennadoù kaer-kenañ. Setu amañ unan anezo :

Ar Baourentez, dindan furm eun Intron, he-deus pedet Fransez da guitaad pinvidigeziou ha plijadurioù faoz ar béd. Fransez, laketa nehet gand ar galv-se a lavar :

Eet out kuit, o paourez, pinvidig hep diner...

Setu me, « Lazarig » gand va hoz tamm liñser !

Eur vouez karantezuz a gemenn din mervel...

Med, perag, ar maro ne baouez d'am gervel ?

Ne 'fell ket din mervel, ha mervel a garfen...

Emaon war ya, war nann... heñvel ouz eun dén

Gand eur hleñved spontuz, dalhet war e wela,

A héd mervel bep noz ha beva beb beure...

Med, mervel da betra ?... « Mervel ? Mervel d'ar béd ! »

Setu gêr ar baourez, laret hep neh e-béd.

Evid bale divrall e skeud ar baourentez,

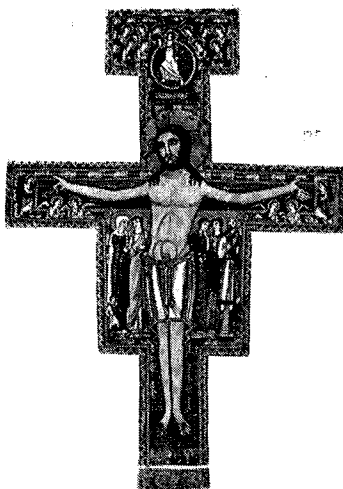
Ober a rankin-me, kant ha mil follentez,
 Da guzad ouz an oll va mennadou divent,
 Da houzañv dismegañs mignoned ha kerent.
 « Mervel, a lavare »... Mervel ne ve netra !
 Med beza goapaet !... O na spontusa tra !

Va Zad a gounnaro, dal ma klevo lared,
 E pe stad e vevan ha penaoz on gwisket !
 War-dro kêrig Assiz, pa houlennin bara,
 El lehiou ma renen ar bañveziou kaerra,
 Pa zigouezo ganin va mignoned wechall,
 E klevin, meur a wech, ha gourdrouz ha tamall.
 Penaoz e hellin-me, gouzañv o 'flpadou,
 Pa zantan ar vez ruz o tond war va jodou ?
 Va halon, re 'feuket, a youh a vouez uhel :
 « Lez da zoñjou, Fransez, da nijal en avel »...
 Med, kaer am-eus, siwaz ! stourm outo gand aked,
 E tiredont dalhmad, da drelli va spered...
 Nehet eo va spered ha gwasket va halon !
 Diskouezit, va Doue, ho polontez warnon.
 Ha mond a rin bremañ, da heul ar baourentez,
 Pe chom a hellan c'hoaz, e-mesk bleun ar vuez ?
 Amañ, pell diouz an trouz, e seblantan klevet
 Galv ar Zent, an Elez o kemenn din tehed. »

KANERIEN :

Ro buan, Fransez, da galon
 D'ar baourentez, da wir Intron,
 Rag ma chomez e zervichour
 E kavi digoll an... Trehour ! »

Saig ar GOV,
 Diwar « Mervel evid Beva »
 Kevrenn I - arvest VI.



*Diwar ar groaz-mañ, e chapel
 Sant-Damian, eo e komzas an
 Aotrou Krist da zant Fransez
 pa lavaras dezañ : « Fransez,
 kempenn din va Iliz. »*

BEVET BREIZ !

Breizad out bet bepréd,
 Breizad e chomi atao.
 Ne fallgaloni ket
 ' Desped d'ar homzou brao

Pa deuiio an avel
 Da zutal tro-war-dro,
 Kendalh da benn uhel
 Ha sounn 'vel an dero.

Ma teu eun taol, siouaz !
 Da derri da vrangkou,
 Da benn a jomo glaz
 E kalon or hoajou.

Ha pa deuiio èn-dro
 C'hoaz an nevez-amzer,
 Al laboused 'gano
 A-nevez da hlaster.

E-pad m'az-po ar mor,
 An avel giz telenn,
 E Kerne, èn Arvor
 Gwir Vreizad, kerz laouen.

Ma teu an avel-dro,
 Siouaz ! eun deiz a-benn
 Da ziskar an dero :
 Kendalh gand da bedenn.

War Menezioù-Are,
 War zouar Breiz-Izel,
 Dero glaz adarre
 'Stourmo diouz an avel.

'Vel gwechall, On Tadou,
 Ni 'zo kaled a benn,
 A-nevez, o hlemmou
 Or-bo da gas da benn.

Ha daoust d'an hir henchou
 Kendalhom dianken,
 Da zalher, hép ardou,
 Or Breiz èr sklerijenn.

Hag e-pad ma chomo
 Eur galon èn or heiz,
 Breiziz ni a zalho
 Hag d'or yéz, hag d'or Feiz.

René CREIGNOU
 Kereour Koz-Kastell
 Kastell-Paol.

AN ITRON HAG AR MEDISIN

An itron a zo klanv gand ar boan-benn. Ne bad ket ar chas ganti.
 Rer eo mond da gaoud ar medisin.

« Hag e peleh, itron, ho peus droug tost da vad, a houlenn hen ma.
 — O ! E kement korn euz ma fenn !

— Han ! Displeget d'in neuze ar penôz hag ar perag. »

Salver Doue ! Koulz e vije bet d'ar paour kez lavar d'ezi konta he
 buhez hed ha hed. Ne oa chan ebed gand he frezegenn. Skwiz maro e
 oa ar medisin.

Er henta toull a gavas er gaoz, e lezas eun huanad kaloneg,
 Petra 'zo, eme an Itron ? Klanv oh ive ?

— Marteze awalh ? N'em gaoud sempl a ran da vihana.

— Mad, kuriuz-iskiz eo, me ne santan droug ebed mui.

— N'eo ket eston, kouezet eo warnom. »

AR PLAHIG HAG AR MEDISIN

Gaitig a zo kouezet klanv. Eun tammig terzien he deus, hag he zeod
 a zo lor.

« Diskouezit d'in 'ta merhig an teod-se ma welin, a lavar ar medisin.
 Gaitig a denn he zeod.

— Muioh c'hoaz... Allo ! Allo !

— N'oun ket evid hen ober, aotrou, staget eo deuz adrenv, n'ouzon
 ket e peleh.

— ! ! ! »

La Bretagne en deuil de ses artistes

1. — JEAN-CLAUDE JEGAT.

Nous avons signalé dans le numéro précédent la brusque disparition, le 1^{er} samedi d'octobre, du Pontivien **Jean-Claude Jegat**, le célèbre joueur de bombarde, mort à Pontivy même à l'âge de 39 ans. On a beaucoup parlé dans la presse de cet homme à la bombarde d'or, qui avait donné, par cet humble instrument, ses titres de noblesse à la musique populaire bretonne.

Je n'ai pas à revenir sur ce qui a été déjà écrit par les gens du métier ou plutôt de l'art. D'ailleurs tout a été dit et bien dit le jour de ses obsèques à la **Basilique de la Joie**, au cours d'une homélie bien émouvante par son ancien vicaire et aumônier de **Kerlenn Pondi**, l'abbé Pierre Blanchard, qui sut, en termes combien justes, restituer la belle figure non seulement du musicien faisant corps admirablement par ses lèvres et ses doigts avec son modeste instrument, mais encore de l'homme discret et solitaire comme du chrétien fervent à vie intérieure profonde où s'enracinait son goût de sonner pour Dieu avec son partenaire aux orgues, **Louis Ihuel**.

2. — ANJELA DUVAL.

Et voici qu'un mois après, un samedi également, dans la nuit du 1^{er} novembre, s'éteignait doucement chez elle, à **Traon an Dour** du Vieux-Marché, dans son pays du Trégor, **Anjela Duval**, à l'âge de 76 ans. Cette fois, c'était la poésie bretonne populaire qui était en deuil. Elle en était ces derniers temps la plus authentique incarnation.

Son corps, le 3 novembre, avant d'aller prendre son repos dans le cimetière de **Plouaret** (1), ne passa pas sous les voûtes d'une basilique. Mais dans le cadre de son église baptismale, ses obsèques furent bien émouvantes aussi. Elle avait dit, sentant venir l'heure du dernier départ : « **Quand je serai morte, je vous en supplie, ne pleurez pas, j'aurai trouvé meilleur monde. Ensevelissez-moi dans le drapeau breton avec seulement une poignée de verdure et de fleurs des champs** ».

Ce qui fut fait au cimetière bien simplement. Mais combien poignantes étaient les paroles prononcées par **Roger Laouénan**, son fils spirituel (elle n'avait pas fondé famille), dans son dernier adieu devant le cercueil à celle qui fut le **chantre de la Bretagne terrienne**. Ne disait-elle pas volontiers dans son âme de chrétienne possédée par la poésie : « **Quand je vois un champ de blé bien réussi, je reste en contemplation. J'ai été de moitié avec le Créateur** ». C'est là d'ailleurs le grand thème de son œuvre principale : « **Kan an Douar** », le chant de la terre, de sa terre de **Traon an Dour** bien sûr, mais tout autant celle de ses horizons élargis à la dimension de la Bretagne entière.

Cette œuvre, publiée par les soins de **Roger Laouénan**, mériterait ici plus qu'une simple mention en passant. Elle est digne d'une étude sérieuse du genre de la belle paraphrase qu'en fit la **Chronique de Landévennec** lorsque parut le livre. Cela n'a pas été possible dans ce numéro où la partie française était d'avance remplie par le bicentenaire du génial docteur **Laënnec** présenté sous son aspect de grand chrétien, et pour la partie bretonne par le 8^e centenaire de la naissance de saint **François d'Assise**, comme par les souvenirs d'un participant au **Bleun-Brug** de 1928 où était reconstitué le pèlerinage historique de la Duchesse-reine **Anne de Bretagne** à la basilique **Notre-Dame du Folgoët**.

Nous tâcherons d'accomplir ce pieux devoir à la prochaine livraison.

3. — ERIC BONNET.

Il s'agit cette fois d'un artiste d'un autre genre et style plutôt homme d'action. Il est question, en effet, d'un jeune Breton de 29 ans, **Eric Bonnet**, le fils de l'ancien ministre-maire de Carnac, mort brusquement en avril dernier au Séminaire français de Rome où l'avait appelé, en 1980, une vocation tardive, murie en Bretagne au service de tous les organismes officiels et privés ayant pour but de conserver, ou de restaurer, dans son pays vannetais, en premier lieu, tous les trésors des monuments historiques et des édifices religieux accumulés par les siècles. Il s'y était dévoué corps et âme. C'était tellement dans le sens de la beauté pour laquelle il avait un goût extraordinaire. Mais il voulait encore mieux et recherchait un idéal supérieur sur le terrain de l'esprit...

Son passage aura surtout marqué **Breiz Santel**, spécialisé dans la restauration des sanctuaires anciens en ruines. C'est cette institution, unie à une autre toute semblable, **Univem**, qui a présidé à la publication de la belle plaquette, illustrée de 58 pages, ayant pour titre : **En souvenir d'Eric Bonnet**, au prix de 10 F, affectés à la continuation de l'œuvre commencée par le défunt.

Ecrire à **BREIZ SANTEL**, 18, rue **Emile Burgault** - 56000 Vannes - C.C.P. 136-85 H Nantes.

(1) Anjela et sa famille sont de **Plouaret**.



LIVRES à paraître bientôt sur le FINISTÈRE :

1. **D'Alain LE ROY**, de Brest, qui est une découverte du Finistère sous tous ses aspects. Prix : 29 F.

2. **Le Léon dans le Finistère** de **Christian TROCHEN**, né à Châteaulin, 320 pages, 65 illustrations hors texte. Prix : 85 F. Il vient à la suite de **La Cornouaille finistérienne** du même auteur, et qui a été annoncée au numéro précédent (Prix 95 F).

Les commandes des 3 livres doivent être adressées à **Ouest-Lectures**, 7, Allée de Pont-l'Abbé - 35000 Rennes. Ils ont le même éditeur, **M. Yves Salmou**, La Chevalière - 35150 Janzé.

**

Le prix **Xavier de Langlais 1981** a été décerné à l'unanimité à **Per ROY**, qui signe **Hervé HERRY** du nom d'un de ses grands-pères, pour son recueil breton de nouvelles autobiographiques : « **Evelse e oamp** ».



KÉLOU MAD ! (Bonne Nouvelle)

Une très jolie plaquette vient de sortir, éditée par **Brud-Nevez** dans son abondante collection de livres bretons.

Il s'agit d'une réédition des **Fables de La Fontaine** en breton, de **Paotr TREOURE** (Abbé Conq).

Le breton en est excellent, savoureux, pittoresque amusant, populaire. Les illustrations de **Joël-Jim SÉVELLEC** sont remarquables, uniques en leur genre. Sous une belle couverture en couleur, ce livre peut constituer un joli cadeau de Noël ou du Premier de l'An.

Nous vous le recommandons très fortement. Prix acheté à nos bureaux, 25 F franco.



Dernière heure

Un autre artiste breton, l'écrivain-poète d'expression française **Xavier Grall**, originaire du Léon (**Landivisiau**) vient de nous quitter au seuil de l'hiver, à Nizon près de Pont-Aven, après avoir publié, au printemps 1981, ses « **Solo et autres poèmes** » qu'il avait donnés comme son testament spirituel. Il avait 51 ans.

KABITEN SANT-MALO



Va mamm ouzoh e houlennan
Lura

Va mamm ouzouh e houlennan,
Dimezi a rin pe ne ran ?

Chañsou awalh hoaz a gavan
Lura

Chañsou awalh hoaz a gavan
Tri baotr yaouank hag eun intañv.

Tri baotr yaouank hag eun intañv
Lura

Tri baotr yaouank hag eun intañv
Kabiten Sant-Malo, mar karan.

Va mamm n'am aliit ket fall,
Lura

Va mamm n'am aliit ket fall,
Va dimezit 'vel ar re all.